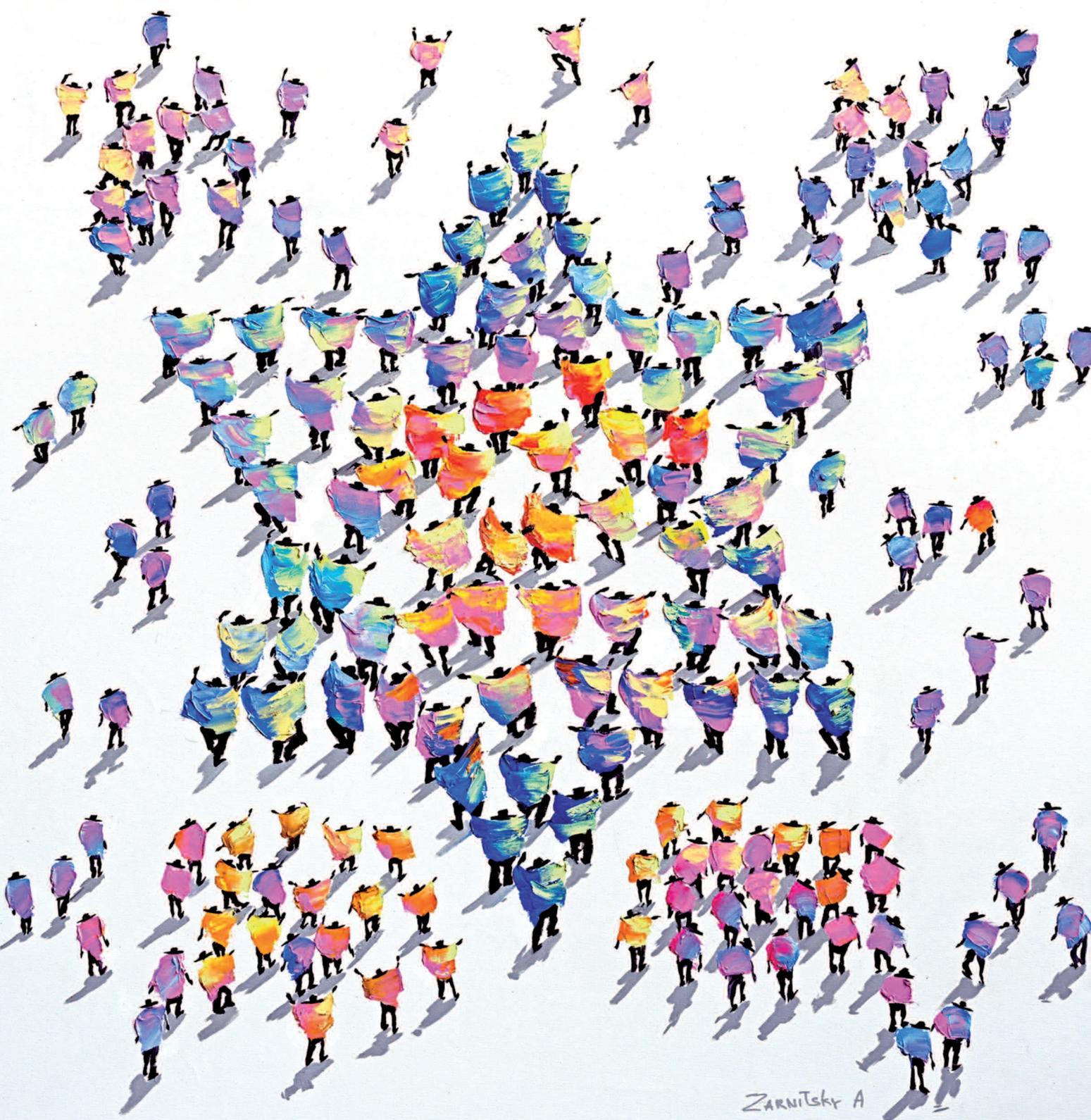


MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM



ZARNITSKY A

DONNER POUR LEUR RENDRE LEUR DIGNITÉ

DONNER DE L'ESPOIR CHANGER LA VIE

LA FONDATION CASIP-COJASOR
EST PRÉSENTE À TOUT MOMENT DE LA VIE
DES PERSONNES FRAGILES ET ISOLÉES

NOTRE PREMIÈRE URGENCE EST DE RÉPONDRE À UNE MONTÉE EXCEPTIONNELLE DE LA DÉTRESSE SOCIALE, PROVOQUÉE PAR LA CRISE SANITAIRE.

À L'APPROCHE DES FÊTES DE PESSAH', VOTRE SOUTIEN NOUS PERMET D'AIDER PLUS DE 30 000 PERSONNES DE LA COMMUNAUTÉ JUIVE EN FRANCE. HAG PESSAH' SAMEAH.

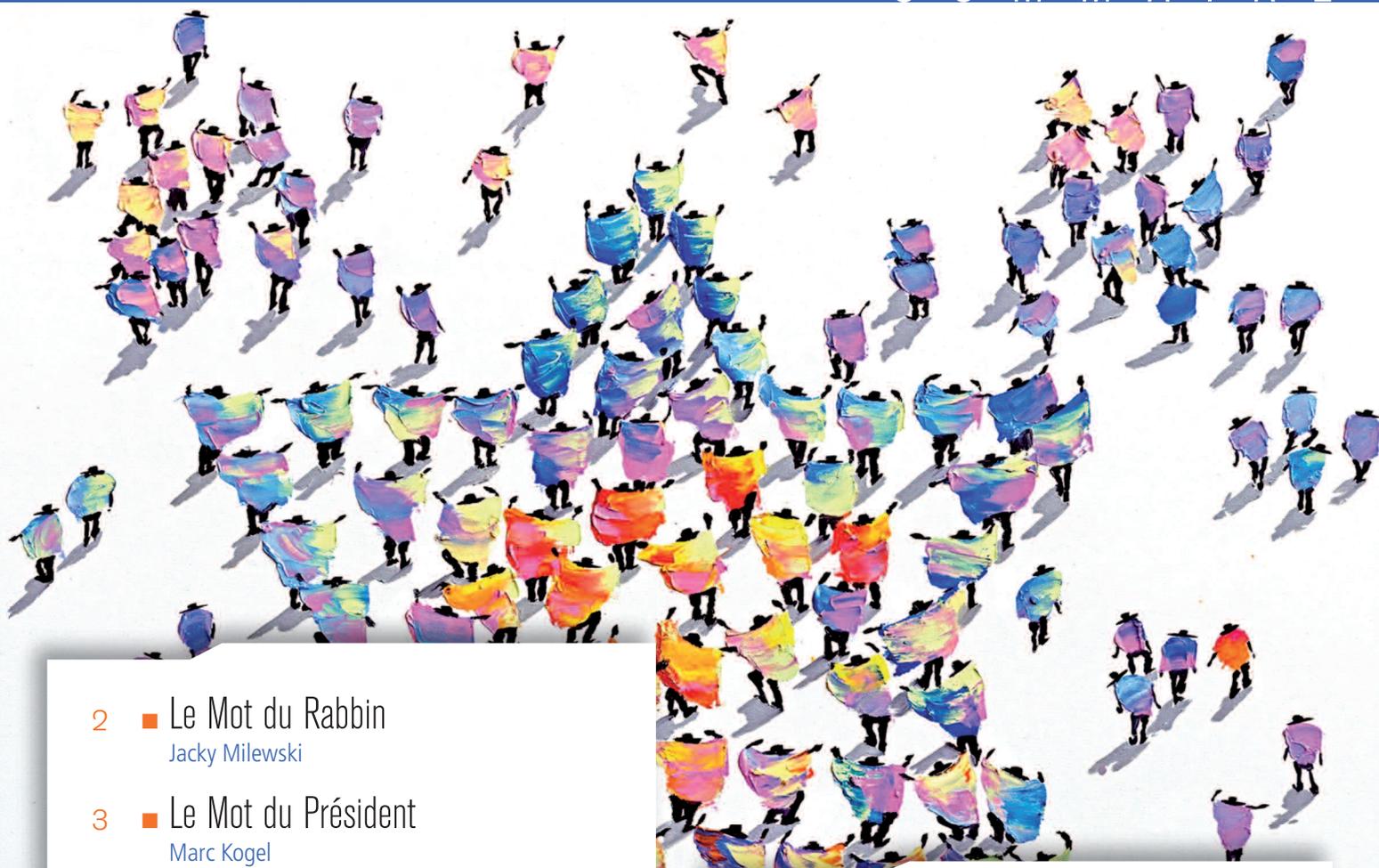
EFFECTUEZ VOTRE DON ET BÉNÉFICIEZ D'UNE DÉDUCTION DE 75% DE VOTRE IMPÔT SUR LE REVENU*.

**WWW.CASIP.FR ou 01 49 23 71 40
8 RUE DE PALI-KAO 75020 PARIS**

(* Jusqu'à 1000€. Au-delà 66% dans la limite de 20% du revenu imposable).

CASIP-COJASOR
FONDATION 1809





2 ■ Le Mot du Rabbïn

Jacky Milewski

3 ■ Le Mot du Président

Marc Kogel

5 ■ L'Edito du Rédacteur en chef

Anthony Gribe

Judaïsme

6 ■ Tradition et/ou raison Jacky Milewski

8 ■ Rendez-vous à la Mer Rouge Jean-Jacques Wahl

10 ■ Sois plus intelligente... tais-toi ! Guila Clara Kessouf

12 ■ Faut-il prendre l'Histoire au sérieux ? Pierre Lazar

16 ■ La nostalgie du numineux Grand Rabbïn Lord
Jonathan Sacks - Adaptation Judith Kogel

Israël

22 ■ Le complexe Schneller et le futur musée
Kehillot Yisraël Jean-Michel Rykner

Histoire

26 ■ Les juifs d'Egypte du 19^{ème} et 20^{ème} siècles
David Harari

29 ■ Le Hallel à Yom Haatzmaout
La guerre d'indépendance de 1948 Jacques Garih

30 ■ L'ORT France - la mission éducative centenaire
David Soussan

Humour

32 ■ La page d'Avidan Avidan Kogel

Carnet de famille

32 ■ Naissances, bar mitzvah, mariages, décès...

La couverture

La couverture reproduit un tableau de Anne Zarnitsky, intitulé « Solidarité ».

Anna Zarnitsky est née à Irkoutzk dans une famille d'artistes est diplômée de l'Institut des Beaux-Arts de la ville. Elle habite à Holon, en Israël depuis 1990. Anne Zarnitsky est Présidente de l'Association des Artistes Professionnels d'Israël, membre de l'Union des Artistes de Russie. Elle participe à de nombreuses expositions et ses œuvres sont régulièrement exposés au Musée d'Art Moderne de Ramat-Gan, au Musée biblique de Tel Aviv, au Centre des Arts de Jérusalem, au Musée Kharkov des Arts Décoratifs Appliqués et à l'Académie Kharkov des Beaux-Arts et du Design.

Directeur de la publication :

Marc Kogel

Rédacteur en chef :

Anthony Gribe

Secrétaire de rédaction :

Joëlle Dayan

Conception graphique :

Christelle Martinez

A.C.T.I.

31 rue Montevideo - 75116 Paris

Tél. 01 45 04 66 73

Fax 01 40 72 83 76

acti@montevideo31.com

www.montevideo31.com

« Il revient à chacun de vérifier si les prestations de cacherout proposées par les annonceurs sont conformes à ses propres exigences ».



La colombe et son nid

■ par Jacky Milewski



On a l'usage de lire le Cantique des Cantiques le soir de Pessa'h, après le séder et au Chabbat 'hol hamoëd de Pessa'h. L'occasion pour nous de réfléchir sur un verset de ce rouleau :

Le regard hébraïque se tourne vers le passé pour mieux construire son avenir, son nid messianique et pour que la colombe retrouve enfin ses petits.

« Voici que tu es belle, mon amie, tu es belle, tes yeux sont colombes » (Cantique des Cantiques 1, 16). Les yeux d'Israël sont semblables aux yeux d'une colombe. Dans le Midrach *Chir haChirim Rabba*, de nombreux enseignements sont consacrés à ce verset dont l'un en rapport avec les trois fêtes de pèlerinage : « De même que si on enlève les poussins du nid de la colombe, elle n'abandonne pas son nid mais y reste, de même pour Israël qui continue de célébrer les trois fêtes même lorsque le Temple est détruit ». Ce Midrach semble comparer le nid aux trois fêtes et le Temple aux poussins. Les poussins sont enlevés

mais la colombe reste dans le nid, le Temple est détruit mais Israël continue de vivre le temps sacré. Ce n'est pas le Temple qui constitue le nid mais le temps inspiré !

Cet enseignement est important car il fait allusion à deux traits de caractère fondamentaux du peuple juif qui lui ont permis de survivre à la douloureuse histoire à laquelle il fut confronté et de nourrir un regard sur sa destinée dans un sens bien particulier :

Selon une certaine logique, puisque la joie de la fête provient essentiellement de service du Temple, notamment par le biais des offrandes et du dévoilement divin, on aurait pu penser que durant la période où le Temple est détruit, les fêtes n'ont pas à être célébrées. Notre enseignement maintient l'obligation d'observer les rites des fêtes, indépendamment du Temple comme pour signifier que si une grande joie n'est pas possible, Israël se nourrira alors d'une petite joie mais il ne renoncera pas au principe de joie (cf. Torah Temima sur le verset, note 188).

La colombe revient à son nid malgré le traumatisme, malgré l'absence des poussins comme Israël qui habite Pessa'h, Chavouot et Soucot alors que ces fêtes ont perdu l'une de leur principale dimension. La colombe reste dans son nid

car elle refuse d'effacer son passé et de supprimer une partie de son histoire et de sa mémoire. Elle refuse de quitter son nid car espère-t-elle, ses petits le retrouveront. A l'instar d'Israël qui n'a jamais oublié son Temple, espace de révélation divine. Le regard hébraïque se tourne vers le passé pour mieux construire son avenir, son nid messianique et pour que la colombe retrouve enfin ses petits. ■



Notre enseignement maintient l'obligation d'observer les rites des fêtes, indépendamment du Temple comme pour signifier que si une grande joie n'est pas possible, Israël se nourrira alors d'une petite joie mais il ne renoncera pas au principe de joie.

Aimer la vie plutôt qu'avoir peur de la mort

L'homme est un animal social

L'homme on le savait est un animal social qui a besoin d'échanges pour vivre. Aussi la prolongation de l'isolement pour préserver la vie provoque des dégâts psychologiques qui pour être moins suivis que les statistiques d'hospitalisation n'en sont pas moins réels et graves.

L'isolement et la solitude

On a pensé en priorité à préserver la santé des personnes âgées en leur interdisant toute visite.

En conséquence de quoi, pendant le premier confinement, des personnes âgées allaient mourir privées du soutien de leurs proches. Et des endeuillés allaient se retrouver seuls et dans l'impossibilité de recevoir des visites de leurs amis.

Et les jeunes ?

A ne penser qu'à la santé des personnes âgées et aux pensionnaires des EHPAD, on a peut-être sacrifié toute une génération de jeunes : des enfants privés de sport ou d'activités extrascolaires, des écoliers plongés dans les jeux vidéo, qui perdent le sens du réel et l'envie de travailler, des étudiants qui ne voient personne, qui n'ont plus les revenus des petits jobs et qui n'ont pas de perspective d'emploi. Des jeunes adultes privés de rencontre, de sorties culturelles et d'activités physiques.

L'inversion du syndrome de la mère juive

On a affaire à un paradoxe, ceux envers qui la politique sanitaire est orientée et qui bénéficient des vaccins, restent chez eux en application du principe de précaution (on ne sait jamais, on peut être porteurs...) et par l'inversion du syndrome de la mère juive (ce sont les enfants qui couvent leurs parents) et ceux qui seraient prêts à reprendre des risques pour vivre une vie normale en sont empêchés par la loi.

Vivre avec le COVID

C'est pourquoi il me semble important d'accepter l'idée qu'il nous faille vivre et pour longtemps avec le COVID ; c'est-à-dire accepter de vivre en étant vulnérable, plutôt que d'arrêter la vie pour éviter la mort. On voit bien que considérer la santé comme la valeur suprême ne marche pas dans la durée, car le coût économique devient insupportable. On ne peut pas confiner la population indéfiniment, il faut que les gens travaillent et que les écoles fonctionnent. Et on ne pourra pas obliger les enfants âgés de 6 ans à continuer pendant des années à aller à l'école masqués.

On dit la COVID et pas le COVID

Je sais, il faut dire la COVID car on désigne la maladie et non le COVID, mais j'ai du mal et je préfère dire le

■ par Marc Kogel

COVID – métonymie pour le CORONA VIRUS – consacré par l'usage, notamment dans les médias et j'assume cette petite transgression aux recommandations de l'académie française.



Il me semble important d'accepter l'idée qu'il nous faille vivre et pour longtemps avec le Covid ; c'est-à-dire accepter de vivre en étant vulnérable, plutôt que d'arrêter la vie pour éviter la mort.

En conclusion

Comme le rappelle le philosophe André Comte-Sponville, en citant Montaigne : « *Aimer la vie plutôt qu'avoir peur de la mort* » ou encore « *On ne meurt pas parce qu'on est malade, mais parce qu'on est vivant* ». C'est ce qu'écrivait Montaigne à une époque où on mourrait beaucoup de la peste...

Cela dit, bonne santé à tous... faites-vous vacciner et revenez vite à la synagogue ! ■

Fonds Social Juif Unifié

Fondé en 1950, le **Fonds Social Juif Unifié** (FSJU) est l'institution centrale de la communauté juive de France. L'association mène une action essentielle dans les domaines du social, de la culture, de l'éducation et de la jeunesse en France et en Israël. Le FSJU a une double casquette, à la fois tête de réseau soutenant ainsi le tissu associatif à travers son aide à plus de 300 associations et lui-même opérateur au travers de projets portés en propre.

Des actions placées sous le signe de la solidarité

Conformément à l'ADN social contenu dans son nom, le **FSJU** oriente prioritairement ses actions dans les domaines de la solidarité. Il soutient ainsi les associations caritatives, sociales, médico-sociales et éducatives qui luttent au quotidien contre la précarité, l'exclusion sociale, l'isolement, la maladie et le han-

dicap. Ses actions recouvrent également les domaines de l'éducation, de la culture, de la jeunesse et de la vie associative.

Chaque geste compte

La conviction profonde du **FSJU** est qu'il n'y a pas de petit legs : tout soutien revêt une grande importance et représente un magnifique geste de solidarité et de transmission pour les générations futures. Reconnu d'utilité publique depuis 1985, le **FSJU** est exonéré de droit de succession. De ce fait, votre legs, votre donation, ou votre contrat d'assurance vie est intégralement utilisé, en toute transparence, pour soutenir les actions menées par l'association, en France et en Israël. Chaque legs est strictement utilisé selon le souhait du testateur. Lorsqu'il n'y a pas de volonté d'affectation particulière, le **FSJU** arbitre selon les besoins et les urgences de l'actualité.

Le FSJU vous accompagne

L'équipe dédiée aux legs informe et prend le temps de s'entretenir avec ceux qui nous contactent du sens de leur démarche. Selon les souhaits de la personne et de sa situation familiale et patrimoniale, Hélène Attias, responsable des legs et donations au sein du **FSJU**, prodigue des conseils juridiques et pratiques adaptés à sa problématique personnelle, enfin d'encadrer au mieux ses volontés, en synergie avec son notaire au mieux de ses intérêts. ■



Hélène Attias

Responsable des legs et donations FSJU
39 rue Broca 75005 PARIS
01 42 17 10 55 - h.attias@fsju.org



Transmettre c'est agir

Effet positif sur le journal

Chers amis,

J'espère avant tout que ces lignes vous trouvent en bonne santé. La crise sanitaire que nous traversons aura eu un effet positif sur la vie de ce journal : j'observe que depuis un an, les numéros publiés sont toujours plus riches. Ce numéro est dans la lignée des précédents.

Nous ouvrons ainsi pour la première fois nos colonnes à un nouveau contributeur, David Soussan. David s'est attelé à la rédaction d'un article célébrant le centenaire de la création de l'ORT en France. David rappelle le leitmotiv de l'ORT « une éducation pour être libre, un travail pour être digne ». A l'heure de la réforme du financement de la formation, dans le contexte de crise sanitaire que nous connaissons, peut être cet article suscitera-t-il l'intérêt de chefs d'entreprise cherchant à recruter des apprentis.

J'observe que depuis un an, les numéros publiés de notre journal sont toujours plus riches.

Notre rabbin Jacky Milewski s'interroge sur le couple raison/tradition dans le judaïsme au travers de l'interdit de *bassar be'halav*, exemple typique de *'hok* (loi dont l'explication nous échappe). A la lumière cet article, on en conclura qu'il est raisonnable de penser que la raison humaine ne peut appréhender toute la Torah !

Notre actualité religieuse c'est Pessah. Qui dit Pessah dit Egypte. David Harari retrace l'histoire récente de la communauté juive égyptienne. Forte de 70.000 âmes à la veille de la prise du pouvoir par Nasser, il ne reste plus aujourd'hui en Egypte que les derniers représen-

tants d'une communauté vieille de plus de 3000 ans. Pessah c'est aussi la traversée de la mer Rouge. Jean-Jacques Wahl nous fait découvrir le personnage énigmatique de Lilith, dont le nom n'apparaît qu'une seule fois dans le Tanakh.

Dans un article fin et subtil, Clara Guila Kessous s'interroge sur la condition féminine dans le judaïsme. Elle y défend le point de vue que la femme n'est pas un autre homme. En cela, elle n'en est pas le prolongement, et elle démontre que pour une femme vouloir être « comme un homme », c'est nier sa condition féminine. Une femme doit exister par et pour elle-même, sans référence aucune à ce que l'homme est.

Pierre Lazar s'interroge sur la place de l'histoire dans le judaïsme en soulevant trois questions. Peut-on soutenir que le Judaïsme ne prend pas l'histoire au sérieux ? Peut-on déduire du principe herméneutique « il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Torah » que la Torah ignore l'histoire ? Enfin, est-il possible de tirer des enseignements historiques du Midrash ?

Judith Kogel a obtenu l'autorisation de la *Jewish Review of Books* de traduire et publier dans notre journal la note critique écrite en 2014 par le Grand Rabbin Lord Jonathan Sacks, suite à la parution de l'ouvrage de Terry Eagleton, *Culture and the death of God* (Yale University Press). Judith Kogel salue la réflexion, l'érudition de Jonathan Sacks. C'est aussi pour nous une nouvelle manière de lui rendre hommage.

Jacques Garih, notre ancien Président, nous rappelle pourquoi Notre communauté Ohel Abraham ACTI a toujours suivi la directive israélienne de dire le Hallel à l'office du matin de Yom Haatz-

■ par Anthony Gribbe

maout : la création de l'Etat d'Israël a littéralement mis fin à l'état de Galout tel que défini par le Maharal de Prague. Depuis 1948, nous sommes en Israël, nous ne sommes plus dispersés et nous sommes indépendants car nous avons une armée et nous frappons notre monnaie.



Jean-Michel Rykner, notre « correspondant officiel » en Israël nous fait visiter en avant-première le Centre Schneller de Jérusalem, siège du futur centre culturel et d'héritage du patrimoine juif qui deviendra le musée Beit Hakehillot. Le musée célébrera l'héritage et les coutumes juives pratiquées dans toutes les communautés à travers le monde passés et présents et commémorera la riche histoire, les contributions intellectuelles et la créativité artistique de chaque communauté. À l'aide d'expositions interactives, des événements historiques, des histoires et du folklore seront mis en valeur, mettant en évidence les différences et les points communs essentiels des communautés juives.

Enfin je souhaite saluer Henri Fiszer, nouveau Président du CASIP, dont nous publions une interview dans ce numéro.

Je vous souhaite une excellente fête, entouré dans la mesure du possible, de vos proches, familles et amis (évidemment dans le respect des gestes barrières !). En espérant très sincèrement pouvoir vous revoir à nos offices le plus vite possible.

Pessah Cacher Vesameah ■

Tradition et/ou raison ?

La Torah s'adresse-t-elle à la raison humaine ? Oui mais pas seulement. La raison humaine peut-elle appréhender la Torah ? Oui mais seulement en partie. Il y a, dans la Torah, une part qui correspond à l'intelligence humaine, à la raison, et il y a une part, dans la Torah, qui ne correspond pas aux logiques de la pensée humaine, il y a des dimensions qui ne sont pas en adéquation avec l'esprit humain. Et cela n'a rien de surprenant et c'est même rassurant. Ce n'est pas surprenant car la vie religieuse est une rencontre entre la Torah de HaChem et l'homme, c'est-à-dire qu'elle constitue une rencontre entre l'infini déposé sur le parchemin et la parole inspirée des maîtres d'une part et l'intelligence humaine, limitée par définition, d'autre part. Il y a en

secrets de cette loi mystérieuse. L'incompatibilité du mélange lait-viande renvoie à l'impossible réunion, fusion ou confusion entre ce que la viande représente et ce que le lait symbolise. Les deux entités sont valables quand elles sont autonomes ; c'est leur mélange qui est problématique. La cuisson est perçue, dans la *halakha*, comme un phénomène qui provoque un mélange de molécules entre les éléments cuits de sorte que du goût de lait pénètre dans la viande et vice-versa. C'est la cuisson (*bichoul*) qui est interdite. La grillade ou le fait de faire frire viande et lait a le même statut que la cuisson c'est-à-dire qu'ils sont interdits par la Torah (*'Hohmat Adam 40, 1*) (La présence du feu explique peut-être cette assimilation au *bichoul*).

■ par Jacky Milewski

sens d'un certain nombre d'injonctions rabbiniques qui, telles des barrières, protègent la loi biblique. Le judaïsme est précautionneux ; il ne fait pas prendre de risque (ni celui de l'entraînement ni celui de la confusion. Au demeurant, en accomplissant une mitsva instituée par les sages, on observe l'interdit biblique de s'éloigner de leur enseignement). Dans le cas de la macération lait-viande, il y a eut échange de molécules. Pourtant, l'interdit n'est pas biblique. Donc, ce qui a été dit sur l'incompatibilité entre lait et viande en termes de signification semble être remis en cause en partie puisque cela ne s'applique qu'à la cuisson elle-même.

La vie religieuse est une rencontre entre la Torah de HaChem et l'homme, c'est-à-dire qu'elle constitue une rencontre entre l'infini déposé sur le parchemin et la parole inspirée des maîtres d'une part et l'intelligence humaine, limitée par définition, d'autre part.

l'homme une étincelle divine qui lui permet de se mettre en lien avec le *Eyn Sof* (l'Infini) mais l'homme ne peut appréhender les intentions de D.ieu, il n'y a pas accès. « Car Mes pensées ne sont pas vos pensées, Mes chemins ne sont pas vos chemins ». Et c'est rassurant car l'inintelligibilité totale de certaines lois ou de certaines modalités prouve la présence d'un mystère, la présence de quelque chose qui nous dépasse définitivement car à l'esprit de qui serait venue l'idée de toutes ces lois ?

L'interdit de *bassar be'halav* est un exemple typique de *'hok* (loi dont l'explication nous échappe), cet interdit qui défend de cuire, de consommer et de tirer profit d'un mélange lait-viande. Nombreux ont été les commentateurs, à travers les âges, à tenter de percer les

Le *Choul'han Aroukh, Yoré Dé'a 105,1*, expose le principe « *kavouch kimevouchal* », « Macéré c'est comme cuit ». Soit deux éléments qui ont macéré ensemble, à froid, pendant 24 heures : ils sont considérés comme ayant été cuits ensemble. Si le liquide dans lequel un aliment a macéré est acide ou du vinaigre, il suffit que la macération dure 18 mn pour que l'on confère à cette macération le statut de cuisson. Si de la viande a macéré dans du lait 24 heures, selon la loi de la Torah, il n'y a pas eu d'infraction à la défense de cuire. Dans ce cas, la défense est d'ordre rabbinique afin d'éviter toute confusion. En effet, dans la vie juive, on évite de marcher sur la ligne rouge ; on ne marche pas au bord du précipice ; on bâtit une barrière et on s'éloigne du danger que la transgression à la loi constitue. C'est là le

Le *Choul'han Aroukh, Yoré Dé'a 105,9*, expose le principe « *Malia'h kerotéa'h* », « Salé c'est comme bouillant ». Un aliment salé que l'on ne peut consommer à cause de cette salaison a le statut d'un élément bouilli car il y a alors échange de molécules. Saler, de cette façon, lait et viande ensemble n'est pas une infraction à la loi biblique de cuire mais à la loi rabbinique (*YD 87, 1, Chakh 1*). Pourtant, là aussi il y a eut échange.

On en conclut donc que ce que la Torah interdit est un certain type de mélange, non le mélange en tant que tel mais un certain type de mélange appelé « *bichoul* ». Tout ceci doit avoir des conséquences sur les raisons invoquées pour expliquer la prescription. Car il faut alors tout affiner, tout préciser, si l'on veut rendre compte avec cohérence de la norme biblique. Il faudrait donc expliquer à quoi les éléments de la cuisson, l'eau et le feu, se réfèrent, en quoi ils sont précisément dommageables pour un mélange lait-viande. Ce qui,

dans l'optique biblique, ne serait pas valable pour la macération par exemple.

La Torah a parlé du chevreau dans le lait de sa mère. Le chevreau est compris comme le prototype de la viande interdite de cuire avec du lait. Le chevreau est un animal domestique (*behéma*). Manger du lait à une viande de *'haya*, un animal sauvage (cerf par exemple) n'est pas défendu par la Torah mais par les sages pour éviter toutes confusions possibles. Ce n'est donc qu'une certaine catégorie de viande qu'il est défendu, selon la Torah, de cuire avec du lait. Ce n'est donc pas en termes de viande qu'il faudra réfléchir pour comprendre la loi de la Torah mais en termes de « *behéma* », d'animal non sauvage.



Nous n'avons pas encore évoqué le bienfondé d'un système symbolique pour expliquer les *mitsvot*. En effet, selon quels critères va-t-on déterminer la valeur symbolique de tel ou tel acte ? Une lecture symbolique ne sera-t-elle pas toujours subjective ? Chacun perçoit une signification selon sa structure mentale, selon son expérience de la vie. C'est un peu la même problématique que pour l'interprétation des rêves. Un élément représente quelque chose pour un personne et renvoie à autre chose pour un autre individu. On pourra résoudre cette question simplement en adoptant le texte biblique lui-même comme tableau référentiel des représentations et des symboles. La valeur donnée ainsi aux choses est alors objective et fondée. Le système de renvoi est alors cohérent et harmonieux. C'est ainsi que le Talmud procède pour l'in-

terprétation des rêves. Un élément aura telle valeur symbolique selon ce que la Torah en dit (cf. *Berakhot* 56b, 57a). Les choses sont expliquées sur la tradition juive, selon ce qui est censé habiter une conscience juive, serait-ce même inconsciemment.

Certaines idées ou leçons qui se dégagent de l'esprit général de la mitsva sont acceptables, souhaitables attendues. Pour les détails de la mitsva qui ne correspondent pas à l'esprit général de la mitsva, il faut dessiner de nouvelles pistes. Il faut aussi ajouter que chaque mitsva collectionne différents sens, différentes couche de sens, où tels ou tels détails prend alors sens. Dans tous les cas, il semble qu'à un moment, l'esprit humain butte. Il ne peut pas rendre compte de tout et comme on l'a dit, heureusement car si la Torah convenait à la raisonnable humaine, elle ne serait plus divine. La Torah dépasse l'homme et son esprit. C'est pourquoi on ne peut pas tout expliquer, on ne peut pas tout justifier. Comment un cerveau limité pourrait-il appréhender l'infini avec précision ? Ce n'est pas parce que nous comprenons la loi que nous l'accomplissons mais parce que nous sommes nourris de la émouna concernant le caractère divin de ces lois. Que des lois ou des modalités de loi ou certains principes ne nous correspondent pas, dans notre pensée humaine, il n'y a là rien de plus normal !

L'esprit humain ne peut pas rendre compte de tout et, heureusement, car si la Torah convenait à la raisonnable humaine, elle ne serait plus divine. La Torah dépasse l'homme et son esprit.

Une autre réflexion sur le thème tradition-raison s'élabore ainsi :

Exode 12, 21 : il y est question de la prescription d'acquiescer un agneau par famille pour Pessa'h et procéder à sa *che'hita*.

Exode 12, 22-23 : Il y est question de déposer le sang du *Korban Pessa'h* sur les linteaux et poteaux des portes des maisons et annonce du saut de D.ieu

au-dessus de ces maisons.

Exode 12, 24 : « Et vous conserverez ce propos en tant que *'hok*, pour toi et tes fils pour toujours ».



Rabbi Avraham Ibn Ezra note que certains ont compris ce dernier verset comme se rattachant au verset précédent auquel cas le fait de badigeonner les poteaux et linteaux des maisons avec le sang de l'agneau pascal s'appliquerait à toutes les époques, ce qui n'est pas le cas. Rabbi Avraham Ibn Ezra écrit : logiquement parlant (*sevara*), c'eut été vrai **si ce n'était la tradition (*kabala*) authentique, absolue**, selon laquelle ce verset se rattache au verset 21, éloigné de notre verset 24, relatif à la *che'hita* du *Korban Pessa'h*. Rabbi Avraham Ibn Ezra évoque ici la problématique de la logique contre la tradition, la raison contre la tradition qui, dans notre tradition, a la plus haute autorité. Le Ramban écrit aussi que le verset 24 se rapporte au verset 21 même si les deux versets sont éloignés

et qu'un autre thème fait écran. « *Et même si c'est loin* », non logique, c'est cela notre lecture.

Lecture allusive : même si cette ofrande Pessa'h te semble être une chose éloignée de toi, qui ne te concerne pas, qui ne te parle pas, cette loi sera pour toi « *'hok* » une loi pour toi et tes enfants, pour toujours. ■

Rendez-vous à la Mer Rouge

Soir du Séder ; Famille et amis sont réunis autour de la table au centre de laquelle est déposé le plateau avec les aliments qui vont rythmer la soirée. Chacun a devant soi sa Hagadah. L'évocation de la sortie d'Égypte peut commencer. Le décor est planté, nous sommes aux bords de la Mer Rouge même si la Hagadah préfère d'abord s'étendre sur les souffrances de l'esclavage et s'il faut attendre la lecture des 10 plaies pour que soit mentionné dans « Dayéynou » puis dans « Bechol dor vador » le lieu de la délivrance. L'endroit est naturellement associé à la présence des enfants d'Israël sous la conduite de Moïse. Pourtant ils n'en sont pas, si l'on en croit la tradition juive, les premiers résidents.



Kabbalah Dolls - ce trio de peluches Senoy, San-senoy et Semangelof a été inspiré à l'artiste israélien Ken Goldman par une amulette d'un texte kabbalistique du IXe siècle et ont été produits et commercialisés par F.A.O. Schwarz New York. <https://goldmanfineart.com>

Bien des siècles auparavant on aurait, en effet, pu y rencontrer Lilith que je vous invite à (re)découvrir. Si le nom évoque quelques échos, son histoire et sa présence dans le folklore juif sont plutôt méconnues.

Il faut dire que ce mot, Lilith, est un hapax, un terme qui n'apparaît qu'une fois dans la Bible, au détour d'un verset du livre d'Isaïe (34,14) אך-שם הרגיעה לילית ומצאה לה מנוח « là, Lilith trouvera du répit, là, elle trouvera du repos » une mention dont

la signification exacte ne fait pas l'unanimité parmi les commentateurs.

Le Talmud qui y fait allusion à quatre reprises est un peu plus prolixe. Énumérant les châtements infligés à Ève cette dernière « *verra ses cheveux pousser comme ceux de Lilith* » (Érouvin 100b). Un autre passage nous met en garde : « *celui qui passera la nuit dans une maison isolée sera capturé par Lilith* » (Chabath 151b) et à propos du fœtus d'une femme pécheresse on le compare avec Lilith, ressemblance attestée par la présence de deux ailes ! (Niddah 24b). Ces évocations indiquent sans équivoque que nous sommes dans le monde de l'occultisme.

Une abondante chevelure, deux ailes, ces attributs renvoient à la représentation d'une divinité familière des panthéons sumérien et mésopotamien. Quant à son activité nocturne il faut la rechercher dans son nom, Lilith, rapproché du mot *layla*, la nuit.

Comment cette étrange créature que l'on retrouve dans tout le Proche-Orient a-t-elle intégré la culture hébraïque ? La réponse se trouve dans un ouvrage rédigé vers le Xème siècle sous le titre d'« *Alphabeth de Ben Sira* » qui reprend des récits bien antérieurs parmi lesquels des midrachim qui cherchent à résoudre l'ambiguïté du texte biblique à propos de la création de la femme au début de la Genèse. Si, au deuxième chapitre, celle qui s'appellera Ève est issue d'une côte d'Adam, dans le chapitre précédent « *Dieu créa l'homme selon son image : c'est à l'image de Dieu qu'il le créa, il le créa mâle et femelle... de la poussière de la terre* » (1,27 et 2,7)

C'est cette première femme, anonyme, qui sera identifiée à Lilith. L'« *Alphabeth de Ben Sira* » rapporte que créée dans les mêmes conditions qu'Adam elle re-

par Jean-Jacques Wahl



Souvent considérée comme l'une des premières amulettes imprimées (vers 1700) elle est l'œuvre d'Avraham bar Yaakov, prosélyte venu d'Allemagne qui vivait à Amsterdam. L'inscription au centre du rectangle contient la formule habituelle : les noms d'Adam et Ève suivis de la sentence de bannissement לילית דרוך Lilith Dehors !

vendique une totale égalité et refuse toute domination de la part de son mari. S'ensuit la première scène de ménage et n'ayant pas l'option de retourner chez sa mère Lilith décide de s'éloigner le plus loin possible, aux confins du désert, sur les rives de la Mer Morte. Elle ne se contentera pas de se languir en exil mais n'ayant pu avoir de descendance et exploitant ses pouvoirs malé-



Le Séfer Raziel, est un recueil de textes kabbalistiques, de formules magiques, imprimé pour la première fois à Amsterdam en 1701. Sa diffusion rapide dans toutes les communautés ne s'est pas démentie jusqu'à nos jours. Ceux qui étaient capables de réciter ou d'étudier son contenu y trouvaient une source d'inspiration pour aborder la vision mystique du judaïsme. Les autres, la majorité, voyaient dans sa seule possession une garantie pour éloigner le mauvais œil. Lilith et ses acolytes n'étaient pas oubliés avec ce diagramme qui deviendra la représentation la plus fréquente la concernant.

fiques elle décide d'empêcher tout engendrement et d'exterminer tous les nouveau-nés à venir. Dieu dépêche auprès d'elle trois anges, Senoy, Sansenoy et Semangelof pour tenter une médiation. Ils finiront par obtenir que Lilith accepte de ne pas s'introduire dans les demeures où l'on aura inscrit le nom des anges protecteurs, elle renoncera alors à son projet funeste.

Tout laisse à penser que ce récit vient justifier a posteriori la profusion d'amulettes qui se retrouvent à toutes les époques, dans toutes les communautés et qui ont assuré « la notoriété » de Lilith. Pour comprendre le succès de ces talismans il faut se rappeler que jusqu'à une période récente et aujourd'hui encore, dans certains pays, le fléau de la mortalité infantile et celle de la parturiente étaient l'une des calamités le plus répandues. Une forme de maladie sans médication.



Sur cette amulette le nom de Lilith est suivi du titre fréquent de « première Ève ». En bas de page, l'incantation « Tu ne laisseras point vivre une sorcière » est répétée 6 fois en permutant tous les mots.

Face à cette situation, dans toutes les sociétés, il ne reste que le recours à la prière ou à la magie, les deux domaines n'étant pas toujours considérés comme antagonistes. Le judaïsme n'échappe pas à cette réalité.

Si de nombreux Sages, tel Maimonide, ou Ibn Ezra dénoncent le recours à la

magie qu'ils assimilent à l'idolâtrie, il en est d'autres qui par conviction ou sensibles à la croyance populaire admettent l'existence des démons et autres forces maléfiques. Il faut dire qu'un avertissement tel que **מכשפה לא תחיה**

« Tu ne laisseras point vivre la magicienne (la sorcière) » (Exode 22,17) formule qui sera reprise sur nombre d'amulettes, contribue paradoxalement à attester la croyance en l'existence des sorcières.



Sur ce pendentif iranien du milieu du XXème siècle le personnage central, censé représenter Lilith, évoque une figure anthropomorphe tout en évitant une représentation trop réaliste. Le cercle supérieur laisse apparaître deux yeux, allusion manifeste au mauvais œil qu'il convient d'éloigner de l'enfant à naître et de sa mère.

De tous les démons Lilith, deviendra le plus redouté. Pour l'éloigner, les formules incantatoires accompagnées du nom des anges protecteurs furent diffusées d'abord sous forme de manuscrits puis dans des documents imprimés.

D'autres supports firent leur apparition. Plus étonnant le couteau ou l'épée que l'on retrouve aussi bien au Maroc qu'en Alsace ou en Pologne.

Juste avant la naissance ou l'arrivée du nouveau-né à la maison, on parcourait la maison et agitait l'épée pour effrayer Lilith.

La carrière de Lilith comme protectrice des accouchées et de leurs enfants est aujourd'hui, avec les progrès de la médecine, moins rayonnante que par le passé



Sur ce couteau fabriqué en Alsace où il est appelé Kreissmesser est gravée l'inscription « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière » ainsi que dix-huit cercles, allusion à la valeur numérique de l'hébreu, 'hay qui signifie vivant ou vie.

même si elle n'a pas disparu, la superstition sait faire preuve de résilience.

C'est pourtant dans un autre rôle qu'elle trouve sa voie dans le judaïsme contemporain.

Les mouvements féministes, essentiellement américains en font la figure emblématique des combats pour l'égalité des sexes. Les études, les colloques, se multiplient pour en faire le modèle de celles qui revendiquent une plus grande responsabilité dans les structures communautaires religieuses et laïques.

Constatant que la Hagadah qui valorise quatre fils ne donne guère de place (euphémisme) à Pouah et Chifra les deux sages femmes grâce auxquelles nous sommes assis à la table du Séder, que le rôle de Miriam n'est pas mentionné, ni le passage du Talmud qui affirme que c'est au mérite de femmes justes que nous devons la sortie d'Egypte (Sotah 11b), la tentation est grande d'évoquer Lilith au cours de la soirée.

>>



Sur une amulette, le récit de la rencontre de Lilith avec le prophète Élie.



Anselm Kiefer, l'un des artistes contemporains les plus côtés s'est beaucoup inspiré de thèmes kabbalistiques. Il a consacré plusieurs tableaux à Lilith au bord de la Mer Rouge dont cette œuvre de 1996. © DR.
Une très belle exposition lui est consacrée à la galerie Gagosian Le Bourget jusqu'au 19 juin.

D'autant plus qu'on trouve plusieurs arguments pour justifier sa présence. Il y a, nous l'avons vu, sa demeure aux bords de la mer Rouge, le thème de la

mort des enfants mâles israélites décrété par Pharaon, celui des premiers-nés égyptiens et même, rapportée par le midrach, une rencontre entre la démons Lilith et le prophète Élie mentionnée dans cette amulette. Certains ou plutôt certaines ont franchi le pas et ont introduit dans leur commentaires de la Hagadah des textes qui font référence à la première Ève.

Toutefois son caractère sulfureux a évité que cette innovation soit adoptée par la plupart des militantes féministes.

« kol hamarbé léssapèr biyetsiath mitsrayim, haré zé méshoubah » « plus on s'entretient de la sortie d'Égypte est plus on a de mérite » affirment nos Sages pour nous encourager à engager le dialogue, à renouveler nos commentaires. Si la lecture de cet article éveille chez certains d'entre-vous l'envie d'ouvrir une discussion autour d'un des thèmes évoqués il aura atteint son but. Pessah cacher vessaméah. ■

Merci à William Gross dont la plupart des objets représentés appartient à la collection. Merci au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme qui m'a permis de reproduire les illustrations tirées du catalogue de l'exposition « Magie, anges et démons dans la tradition juive » (2015).

En ce temps où les contacts directs ne sont pas évidents toute interrogation ou réaction à cet article sera la bienvenue à : wahlj@gmail.com.

« Sois plus intelligente... tais-toi ! »

« Hé lo assani icha... » je répète la phrase en hébreu qui est l'objet de ma question en regardant le rabbin d'un œil interrogateur. Celui-ci tire nerveusement les poils de sa barbe en prenant une grande inspiration... Manifestement, ce n'est pas la première fois qu'on lui pose la question. Ni la première fois qu'il y répond.

« Mademoiselle... sachez que l'homme et la femme ont des rôles assignés bien précis dans la religion juive. L'homme doit « travailler à la sueur de son front » et la femme « enfanter dans la douleur ». Puisque vous connaissez l'hébreu, permettez moi de vous rappeler le mot de « Bina », une intelligence fine et ultime de la relation humaine que n'a PAS l'homme. Car l'homme ne connaît pas

la souffrance terrible de l'enfantement. Dans la prière que vous mentionnez, l'homme remercie Dieu de ne pas l'avoir fait femme car il n'a pas cette capacité empathique et il doit travailler sur lui pour l'avoir. Depuis la nuit des temps, l'homme fonctionne avec cette pulsion sexuelle de désir de possession de la femme qu'il doit réfréner. La femme au contraire a une tendance naturelle à s'occuper des enfants, à décorer son intérieur pour faire de sa maison un temple pour recevoir la Torah, allumer les bougies de Chabbat... Bien sûr que la femme peut étudier mais elle n'est pas obligée car elle n'en a pas besoin puisqu'elle a ce degré supérieur d'intelligence que l'homme n'a pas. La femme est, d'une certaine manière plus proche de Dieu et c'est pour cela qu'elle fait

■ par Guila Clara Kessous

la bénédiction de remercier le Seigneur de « l'avoir fait selon Sa volonté ». L'homme au contraire a plus de travail pour se rapprocher de Dieu et donc moins de mérite, c'est pour cela qu'il remercie Dieu de ne pas l'avoir fait femme car il aurait eu la connaissance des douleurs de l'accouchement et n'aurait pas eu à faire ce travail de rapprochement avec Dieu qui lui donnera plus de mérite... D'ailleurs ne dit-on pas « Echet 'Hayil », c'est-à-dire « une femme vertueuse » que l'on met sur un piédestal en la remerciant pour tout ce qu'elle a fait pour Chabbat : aller puiser l'eau, s'occuper des enfants, satisfaire

son mari, ... C'est en cela que réside la différence profonde entre l'homme et la femme... dans cette vertu qui est la caractéristique naturelle de la femme. »

Sans que je m'en rende compte, le rabbin m'avait accompagnée à la porte. Avant de me quitter, il ajouta avec un air complice : « Mademoiselle, je vais vous dire un secret. Si les hommes remercient Dieu de ne pas les avoir créés femmes, c'est qu'ils en seraient bien incapables... »

Je le regardai droit dans les yeux et ajoutai sur un ton sec avant de tourner les talons :

« C'est 'Madame' »

1. #BalancetonAdam

En fait, tout part d'une déplorable méprise. Dieu ne crée par l'homme avant la femme dans la Bible, Il crée « Adam », une Humanité à la polarité double : à la fois féminine et masculine (chapitre 5 de La « Genèse », « Zahar ounekéva bara otam »). Dieu choisit, pour le bien de l'Humanité (car il n'est « pas bon » que Adam soit seul), de créer littéralement un « pendant », un « vis à vis », un « contradicteur » qui saura être « allié » (« ezer ») et « opposant » (« negdo »). En cela, Dieu propose à Adam en tant qu'Humanité d'entamer un relationnel riche et mature. Malheureusement, comme le rappelle J. Elkouby dans « *Perles de savoir* », il s'agit d'une entrée en matière « ratée » entre l'homme et la femme. Adam dans sa partie restante masculine (Ich), se réveillant de sa torpeur, réalise l'existence de la femme et s'adresse à Dieu en parlant d'elle à la troisième personne pour s'assurer de bien lier son origine à la sienne. « *Cette fois, elle est os de mes os, chair de ma chair...* ». En fait, Adam qui se désolait de ne trouver aucune compagne parmi les animaux, se reconnaît dans cette « Icha » : « *elle est DE moi, elle est COMME moi et voilà comment je vais l'appeler (Icha) puisqu'elle vient de moi (Ich)* ». En fait, le défaut de l'homme fut donc très tôt de se prendre pour l'Humanité en confondant Homme (Adam) et homme

(Ich). Sa réaction spontanée est ainsi de vouloir nommer la femme à partir de son prisme alors que le mot « Icha » préexiste puisqu'il apparaît auparavant lorsque Dieu crée l'être féminin.

David Ben Gourion, voulant sans-doute faire un compliment à Golda Meir ne disait-il pas d'elle : « *C'est le seul homme dans mon gouvernement...* ». En l'appelant « homme », il la reconnaissait dans son prisme masculin des qualités reliées à la virilité. Cela sous-entendait que les autres hommes n'étaient sans doute que des « femelles »... enfin des « femmes » tout simplement pas à la hauteur.

2. Demandez au « propriétaire » !

En hébreu moderne, encore aujourd'hui, le mot « mari » renvoie à « baal », c'est à dire au « propriétaire ». David Ben Gourion, lui-même, avait demandé que ce mot ne soit plus utilisé et aujourd'hui certains lui préfèrent « Ich » pour parler du « compagnon », « partenaire de vie » ou « significant other » comme il est appelé en anglais. Il est frappant de voir combien il est difficile pour la femme de sortir de ce statut de non-homme tant sur le plan légal que sur le plan religieux. Inutile de rappeler l'état de propriété que la femme a toujours revêtu tant dans la Bible que dans le Talmud passant des mains de son père à celle son mari et étant toujours reléguée à un rôle domestique (famille) sous peine de devenir un objet sexuel (harem). Aujourd'hui encore, oser porter son nom de « jeune fille » pour une femme mariée fait doucement sourire par pitié (reprenant le refrain de la chanson « être une femme libérée tu sais c'est pas si facile ») ou par sarcasmes (« encore une Femen ! ») même s'il faut absolument que les enfants portent le nom du père religieusement et légalement parlant. Dans la Bible, le premier acte de la femme est d'obéir au premier personnage qui lui adresse enfin la parole directement : le serpent. Cet acte est créateur, il permet le paradoxe d'« allié-opposant » que Dieu souhaite proposer initialement à Adam.

Surtout, il permet à la femme de gagner son vraie nom : celui d'Eve la « vivante ». C'est encore Adam qui la nomme mais cette fois à la suite de ce qu'il a entendu Dieu dire d'elle : elle enfantera et elle souffrira... Par peur, par admiration, par opposition aussi peut-être, Adam reconnaît le caractère radicalement différent de la femme et la considérerait enfin comme digne de respect.



Devant mon miroir, je me prête à rêver alors que je me maquille. Rêver comme si je n'avais pas d'autre choix que d'être « comme un homme », alors que je ne souhaite qu'être femme.

« Un jour, moi-aussi je serai Rabbin... Grand Rabbin... je ne me ferai surtout pas appeler Rabbine car ça ferait trop femme de... Non... je serai Grand Rabbin... et je montrerai qu'en tant que femme je n'ai pas peur de mon pouvoir, que je l'assume... tout en restant féminine... J'oserai m'exposer « comme un homme » tout en conservant ma féminité... Je ferai des sermons en chaire en parlant très fort de la bonté de Dieu vis à vis de l'Humanité et je ferai la couverture du magazine de mode « Vogue »... Je serai présidente du jury du Festival de Cannes tout en étant capable d'écrire une nouvelle loi de non-violence pour l'abattage rituel... Je serai la femme Grand Rabbin providence... résolument tournée vers l'avenir... celle qui n'a pas peur de crier haut et fort les valeurs d'un judaïsme ouvert et égalitaire... ». Je me réveille, et cela ne me correspond pas non plus, être une femme, ce n'est pas non plus être « comme un homme ».

Dans mon enthousiasme, je signe un dernier trait de rouge vermillon sur mes lèvres, satisfaite de leur aspect pulpeux. Et puis, un peu comme une allégorie, lentement, je revêts le masque qui barre la moitié de mon visage maquillé, qui dissimule mon rouge à lèvres si vif et plein de promesses... qui me rappelle ce que je suis... ■

Faut-il prendre l'Histoire au sérieux ?

Le soir du seder, le texte de la Haggadah nous enjoint de nous considérer comme étant personnellement sortis d'Égypte. Moins d'un siècle après la Shoah, la création de l'État d'Israël et l'exode des juifs des pays arabes, ce message résonne plus que jamais. L'histoire récente nous interpelle et donne un sens nouveau à la narration traditionnelle ainsi qu'aux prières quotidiennes. Ainsi, ce n'est pas par hasard, si dans les années qui ont suivi la création de l'État d'Israël, on a pu assister à un renouveau extraordinaire des recherches archéologiques et des études philologiques sur le Tanakh. Au départ, les archéologues ont essayé de prouver que « La Bible a raison », autrement dit que l'archéologie confirmait le récit biblique. Mais quelques décennies plus tard, la combinaison des recherches en linguistique, en archéologie et en histoire comparée, peint un tableau beaucoup plus complexe et nuancé de l'histoire biblique. Quelles que soient les nombreuses controverses dans ce domaine, il n'en reste pas moins que les recherches récentes confirment l'enracinement historique très ancien du peuple juif dans la terre d'Israël et qu'elles permettent de lire les récits historiques du Tanakh de manière nouvelle et complémentaire par rapport à l'exégèse traditionnelle. Dans ce contexte, il peut paraître surprenant que l'on puisse soutenir la thèse selon laquelle la Torah serait aux antipodes de l'histoire.

... la Torah ne s'est jamais vraiment préoccupée de raconter les événements du passé...

A cet égard, je soulèverai trois questions. Peut-on soutenir que le Judaïsme ne prend pas l'histoire au sérieux ? Peut-on déduire du principe herméneutique « il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Torah » que la Torah ignore l'histoire ? Enfin, est-il possible de tirer des enseignements historiques du Midrash ?

1. Prendre l'Histoire au sérieux

La notion d'histoire recouvre plusieurs sens : la succession et la narration des événements du passé et la manière dont ces événements sont rapportés et vécus par une collectivité et/ou un individu, autrement dit la mémoire collective et la mémoire personnelle, ce qu'on appelle la conscience historique. A cela il faut ajouter la manière dont une société donnée se reproduit au cours du temps. Ainsi, quand on soutient que la Torah est aux antipodes de l'histoire, cela peut vouloir dire au moins trois choses. Premièrement, que la Torah ne s'est jamais vraiment préoccupée de raconter les événements du passé, que l'histoire au sens des historiens ne l'intéresse pas. Que ce qui l'intéresse c'est autre chose, c'est l'élaboration d'un autre type de lien entre les choses, un lien d'essence et qu'il serait donc absurde d'utiliser la méthode historique pour approcher la Torah. Deuxièmement, que la mémoire collective du peuple juif construite autour de la Torah et de ses commentaires a peu de choses à voir avec l'histoire réelle ; que la conscience juive, celle de l'individu, qui est fondée sur la Torah, n'est pas historique. Troisièmement, que le Judaïsme de la Torah échappe à l'histoire ; le monde juif viserait à se reproduire de génération en génération selon un modèle stable et relativement immuable ; que ce qui importe est le présent scandé par le rythme de la Halakha et du rite, soutenu par une aspiration vers les temps messianiques. Le Judaïsme serait en quelque sorte un projet de société hors de l'histoire, qui pourrait faire penser à la vision du Judaïsme développée par le philosophe Franz Rosenzweig.¹

Force est de constater que, au moins à un premier niveau, la Torah raconte une histoire et qu'elle véhicule le message qu'il y a depuis la création, une direction dans l'histoire, que Dieu est intervenu dans l'histoire du peuple juif jusqu'à l'exil, et qu'il sera amené à intervenir à nouveau. C'est le thème central

■ par Pierre Lazar

de la soirée du Séder, la narration de la Haggadah commençant par « *Mon père était un Araméen errant et il est descendu en Égypte...* » (Deut. 25 : 5-9). On peut discuter du fait de savoir si cette narration correspond aux faits historiques mais on ne peut pas dire qu'elle ne cherche pas à donner un sens historique aux événements qu'elle relate. De la Genèse au livre des Rois, le Tanakh nous présente une narration cohérente de l'histoire, depuis la création du monde jusqu'au Vème siècle avant l'ère courante, en même temps, qu'une interprétation profonde de cette histoire dans les livres des prophètes. **Les rabbins du Talmud ont développé une chronologie de l'histoire juive depuis la création du monde jusqu'à l'époque perse, le « Seder Olam » (Shab. 88a ; Yev. 82b).** Attribuée par l'amora palestinien R. Johanan (IIIème siècle) au Tanna du IIème siècle Yosef Halafta, ce midrash a été commenté par de nombreux rabbins dont le Gaon de Vilna. C'est sur ce texte qu'est fondé le calendrier juif traditionnel qui fait remonter la création du monde à 5781 ans. Il ne s'agit pas de savoir si cette datation est correcte - il est évident que ce n'est pas le cas, mais de reconnaître que la tradition rabbinique a utilisé la Torah pour reconstruire une « l'Histoire » et que l'interprétation historique du texte de la Torah semble légitime aux yeux des rabbins du Talmud.²

Il est vrai que jusqu'au XVIIIème siècle, le Judaïsme n'a plus ou a peu raconté sa propre histoire, hors celle rapportée par le Tanakh. La mémoire a remplacé le récit historique. Le monde féodal était relativement stable, et depuis la destruction du second temple, l'exil, le triomphe de l'Église et de l'Islam, la vie des juifs, scandée par les discriminations et les persécutions arbitraires,

semblait être en suspens, les juifs n'ayant plus aucun pouvoir politique. Celui-ci allait revenir, croyait-on, avec l'avènement des temps messianiques. La théologie de l'Église, comme celle de l'Islam d'une manière légèrement différente, assignait au Judaïsme la place d'un témoin nécessaire et nécessairement malheureux de son propre triomphe. Il était nécessaire parce qu'il fallait montrer, contre les hérésies comme celle de Marcion, que la « nouvelle alliance était bien issue de l'ancienne qu'elle l'accomplissait ». Le peuple juif était nécessairement malheureux parce qu'aveugle, il s'obstinait à ne pas croire que le messie (le dernier prophète dans le cas de l'Islam) était déjà arrivé : la synagogue avait les yeux bandés et sa lance était brisée.

La pensée juive avait intégré cette dimension depuis bien longtemps et ne manquait donc pas de ressources pour résister aux persécutions en attendant les jours messianiques : les deux Talmuds, avaient été rédigés dans leur intégralité après la destruction du second temple et d'un tiers du peuple juif dans l'exil de Babylone et dans une Jérusalem dévastée. Plus elles étaient tardives, plus les légendes du midrash semblaient ignorer le temps. Il faut attendre le XVI^{ème} siècle, pour que les juifs recommencent à écrire des récits historiques.

Le Judaïsme au Moyen-Âge, écrivait Emmanuel Levinas : « avait le sentiment de vivre dans un monde arbitraire, ou aucune raison ne commande le devenir politique. Certains textes des décisionnaires médiévaux ne peuvent s'expliquer autrement. Dans le Talmud même les confusions historiques et les anachronismes que procèdent les rabbins ne procèdent pas de l'ignorance, mais attestent le refus de prendre les événements au sérieux, de leur prêter une signification valable. Ils se déroulent comme un cycle infernal de violences et de crimes ».³

Mais pour Emmanuel Levinas, c'est précisément ce refus de l'histoire que le juif ne peut plus concevoir aujourd'hui ; il se doit de prendre l'histoire au sérieux : « Mais depuis l'émancipation, nous

ne pouvons plus séparer aussi radicalement la raison et l'histoire...

L'émancipation a été autre chose qu'une réforme pratique et juridique du Judaïsme et l'accueil que lui firent les nations. L'émancipation a été pour le Judaïsme lui-même une ouverture – non pas sur l'humanité dont il se sentait toujours responsable – mais sur des formes politiques de cette humanité, la prise au sérieux de cette histoire. Pour conclure, je me demande très sincèrement si depuis l'émancipation nous sommes encore capables de messianisme. Pouvons-nous encore considérer que l'histoire n'a pas de sens, qu'aucune raison ne s'y manifeste ? ».⁴

Si Levinas voit dans l'émancipation le moment où le Judaïsme prend l'histoire au sérieux, il constate également que la « sensibilité messianique » n'a pas disparu dans le monde moderne. Pour lui, le messianisme juif s'exprime aujourd'hui comme un « particularisme universaliste » qui trouve son expression ultime dans « l'aspiration sioniste » celle-ci étant associée à une reconnaissance de l'histoire, à une collaboration avec l'histoire : « C'est dans la préservation de ce particularisme universaliste, au sein de l'histoire, ou désormais elle se place, que j'entrevois l'importance de la solution israélienne pour l'histoire d'Israël. Dans les dangers qu'elle comporte, dans les aléas qui s'attachent à elle, s'annule l'hypocrisie de ceux qui se croient en dehors de l'histoire, tout en en bénéficiant ».⁵ On pourrait aller plus loin dans l'étude de la pensée Levinas et nuancer ces propos, mais ce serait un grave contre-sens de vouloir faire croire que Levinas soutient que le Judaïsme est aux antipodes de l'histoire

L'histoire, depuis l'émancipation mais encore plus après la Shoah et la création de l'État d'Israël, est aujourd'hui au cœur de la conscience juive et c'est ce qui explique l'importance qu'ont pris les études historiques pour les juifs et non l'inverse.⁶ Comme l'a écrit l'historien israélien Yosef Chaim Yerushalmi en commentant l'essor des études historiques au début du XIX^{ème} siècle :

« L'effort moderne pour reconstruire le passé juif commence à un moment où nous constatons une forte rupture dans la continuité de la vie juive et donc également à une décomposition de la mémoire juive. Dans ce sens, si ce n'est pas un autre, l'histoire devient ce qu'elle n'a jamais été auparavant, la foi des juifs déçus – the faith of the fallen Jews. Pour la première fois l'histoire et non pas un texte sacré devient l'arbitre du Judaïsme. Pratiquement toutes les idéologies juives du XIX^{ème} siècle, de la réforme au sionisme, auront besoin d'appeler à l'histoire pour assurer leur validation ».⁷

Pour Gershom Scholem, le grand historien de la mystique juive : « Nous ne pouvons plus étudier l'histoire juive et les conditions dans lesquelles a existé la société juive comme on les étudiait autrefois. La catastrophe a changé définitivement et irrévocablement le regard sous lequel on pouvait les considérer antérieurement. Depuis lors, il n'est plus possible de regarder le Judaïsme simplement comme une société stable, permanente mue par les grands idéaux et qui pourrait être en tout réglée et guidée par eux. La catastrophe a scindé cette branche sur laquelle nous sommes assis ».⁸

... la mémoire collective du peuple juif construite autour de la Torah et de ses commentaires a peu de choses à voir avec l'histoire réelle...

Si l'histoire est aujourd'hui centrale dans la conscience juive, l'histoire qu'elle se raconte n'épouse pas nécessairement celle qui est rapporté dans le Tanakh même si celle-ci en est la matrice originale et lui sert toujours de point d'ancrage. La narration du Tanakh a été sérieusement remise en question par les historiens. Ceux-ci l'abordent d'une manière très différente de l'étude traditionnelle ; ils utilisent l'ensemble des sources disponibles y compris les textes en dehors du Canon rabbinique, les confrontent entre elles ainsi qu'avec les découvertes en matière d'archéologie. Une question concerne le moment où les textes ont été écrits et l'autre la me- >>

sure dans laquelle la narration correspond à une réalité historique. Il est vrai que bien des questions que soulèvent les textes peuvent être vues comme indépendantes de la question de savoir quand tel ou tel livre a été écrit ou si les événements qu'il décrit ont vraiment eu lieu. Cela crée un espace pour un renouvellement de l'étude traditionnelle. Toutefois l'étude moderne des textes, telle qu'elle se pratique dans les départements d'études juives des grandes universités, ne peut ignorer délibérément ce que nous apprennent les recherches historiques. Peut-on en effet aujourd'hui lire les prophètes, Jérémie, Isaïe, Ezéchiel, Amos, sans intégrer leur cadre historique, celui d'un petit royaume, Israël ou Juda pris en tenaille entre l'Assyrie et l'Égypte puis entre Babylone et l'Égypte ? Peut-on vouloir ignorer ce que nous apprennent l'archéologie, l'histoire ancienne et l'étude des langues sémitiques anciennes ? Une première lecture historique s'impose au lecteur moderne sans que pour autant il doive renoncer à trouver une dimension éthique et/ou religieuse aux textes de la tradition. André Neher disait que « l'histoire ajoute une exigence supplémentaire à l'étude ; elle ne la remplace pas ».⁹

... le monde juif viserait à se reproduire de génération en génération selon un modèle stable et relativement immuable...



2. Il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Torah

L'objection traditionnelle à l'étude historico-critique des textes consiste à en appeler au principe selon lequel « il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Torah » *eyn mukedam ouméou'har baTorah*, le texte de la Torah ne suit pas l'ordre chronologique. C'est en effet l'opinion défendue par de nombreux sages, dont Rachi, mais il faut rappeler qu'elle n'est pas universellement partagée notamment par le Ramban (Nachmanide). L'épisode de Yithro est souvent cité comme le paradigme de l'absence de chronologie dans la Torah : la Torah

raconte que Yithro rencontre Moïse et lui explique comment il doit nommer des juges et autres « hommes intègres » pour l'aider à appliquer les « décrets d'Elohim et ses Tora(s) - Houkei Elohim veet Toratav » (*Chemot 17 :16*), le passage en question se situant avant le don de la Torah. Selon un texte du Midrash, ceci ne peut s'expliquer que si la Torah ne suit pas l'ordre chronologique. D'où le principe « il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Torah ». Or, dès le début de son commentaire sur la parachah Yithro, Ramban, souligne, non sans ironie, les désaccords entre les rabbins du Talmud sur ce point : « *Nos rabbins se sont déjà divisés sur cette parachah – kvar nehelkou raboteinu beparachah hazot – certains d'entre eux disent que Yithro vint vers Moshe avant le don de la Torah comme cela est indiqué par l'ordre des parachiot ; d'autres disent qu'il est venu après le don de la Torah* ». Suit une longue discussion où le Ramban produit de nombreux arguments pour défendre sa thèse selon laquelle la Torah suit l'ordre chronologique. Un autre texte paradigmatique où Ramban remet en question le principe « *eyn mukedam ouméou'har baTorah* » est celui de la Parachah Korah. La controverse oppose Ibn Ezra et le Ramban concernant le moment et l'endroit où aurait eu lieu la rébellion dite de Korah. A la fin de son commentaire, le Ramban souligne : « *Tout ceci est fondé sur l'opinion de Rabbi Abraham Ibn Ezra qui a dit dans de nombreux endroits qu'il n'y a pas d'ordre chronologique strict dans la narration de la Torah. Mais j'ai déjà écrit que mon opinion est que la toute la Torah suit l'ordre chronologique, à l'exception des passages où l'Écriture affirme de manière explicite « l'avant » et « l'après » et même dans ce cas, l'ordre chronologique n'est modifié que pour un objectif particulier et pour une bonne raison* ».¹⁰

Sans rentrer dans plus de détails sur cette controverse compliquée, le problème est qu'elle n'implique en aucune mesure que l'histoire n'existe pas pour les commentateurs, bien au contraire. Certes, il y a des marches en arrière dans la narration de la Torah suivis par

des bonds en avant. **Mais c'est bien parce qu'ils croient que la Torah raconte une histoire cohérente que les commentateurs se disputent sur l'interprétation à donner à l'ordre des parachiot. Tous leurs efforts, y compris et de ceux qui invoquent la règle « ein séder mukedam ouméou'har baTorah » visent à restaurer une 'histoire' crédible là où le texte de la Torah n'est pas clair et où apparait une contradiction entre l'ordre de la narration et la chronologie du sens commun.**



3. Histoire, Midrash et Aggadah

Quand on passe du Tanakh à la littérature rabbinique, celle du Talmud et du Midrash le rapport à l'histoire semble changer radicalement. Comme l'écrit le grand historien Joseph David Yerushalmi : « *les rabbins semblent jouer avec le temps comme avec un accordéon, l'étendant ou le comprimant à volonté ... Dans le monde de la Haggadah, Adam peut enseigner la Torah à son fils Seth, Shem et Hever établir une maison d'études, les patriarches instaurer les trois prières quotidiennes de la liturgie juive normative, Og, le roi de Bashan est présent à la circoncision d'Isaac et Noé prophétise la traduction de la Bible en Grec* ».¹¹

Le Midrash et la Aggadah rapportent un certain nombre de généalogies plus ou moins problématiques. La question n'est pas tant leur authenticité mais la manière de les interpréter. Si on le fait au sens littéral, on leur donne nécessairement une épaisseur historique ; par exemple quand on dit que le texte de la Guemara dit que Boaz « ne serait autre que le juge Ivstan dont il est question dans le livre biblique des Juges » et « tous les personnages de l'histoire de Ruth sont tous descendants de Na'chone fils d'Aminadav ». Le Midrash nous apporterait « des éléments historiques qui se révèlent importants pour situer les personnages bibliques dans le temps, pour établir leur généalogie, pour tracer les contours de leur desti-

née ». Mais alors, comment peut-on affirmer en même temps que la tradition a une lecture morale et spirituelle négligeant intentionnellement les cadres historiques » ? Chacun est libre de croire au caractère 'historique' des légendes du Midrash. **Toutefois on ne peut pas croire sans se contredire à la fois que les légendes du Midrash nous enseignent des éléments historiques et qu'elles relèvent d'une lecture morale et spirituelle de l'histoire qui échapperait au cadre historique.**

Pour lever cette contradiction que l'on retrouve, hélas, dans d'innombrables homélies, il faut admettre que si le Midrash nous donne une interprétation fascinante, profonde, fantastique, déroutante, hors du temps des textes de la Torah il ne peut pas être en même temps une source fiable pour comprendre l'histoire. Très souvent, le Midrash réécrit l'histoire racontée par la Torah, et on y trouve une source d'enrichissement spirituel. Pour Aviva Gottlieb-Zornberg, le Midrash présente même une « contre narration » qui vise à rassurer le lecteur quand le texte de la Torah peut paraître trop dur (l'exemple classique étant les nombreux Midrashim autour de l'histoire de la ligature d'Isaac). Une autre dimension du Midrash est son affinité avec le rêve. Comme le rêve, les textes du Midrash semblent se dérouler dans un éternel présent. Ils permettent d'éclaircir, de compléter, voire de révéler ce qui est caché au lecteur, y compris, comme nous l'a appris Emeric Deutsch z"l., dans sa confrontation à son propre inconscient. Dans son étude séminale sur « La place des rêves dans le Judaïsme », Emeric Deutsch comparait l'interprétation de la Torah avec celle des rêves : « Cela conduit à constater que le rêve et ses interprétations forment ensemble un même système. Il en est ainsi de la Torah écrite par rapport à la Torah orale. Le fait que la première utilise des lectures d'une très grande diversité signifie qu'elle a été donnée en vue de s'unir avec la seconde qui la fait parler. C'est l'intelligence pure s'appliquant sur des règles de la transmission s'inspirant des con-

ditions contemporaines, qui indique la voie par laquelle de nouvelles connaissances et lois peuvent être dégagées ». ¹² Commentant l'utilisation du Midrash par Rachi, Aviva Gottlieb-Zornberg note les multiples aspects de la réalité que permet de saisir le Midrash : « Il me semble que Rachi écrit habituellement d'une manière tellement multivalente qu'elle transforme la compréhension du lecteur du texte biblique, même dans ses - apparemment - plus fantastiques citations du Midrash. Ses citations fonctionnent comme dans un texte rêvé (a dream text), suggérant de nombreuses et alternatives - mais non exclusives - facettes de la réalité... Ce qui est caché c'est essentiellement la vie la plus intime du lecteur, les choses et les mots de la nuit, les peurs et les aspirations et les questionnements ».

Emeric Deutsch z"l aimait évoquer le passage bien connu du Chir Amaalote. Dans le Chir Hamaalote nous disons : « Lorsque Dieu ramènera les captifs de Sion, nous serons comme des rêveurs ». Que cela signifie-t-il ? Les rêveurs sont tous ceux qui ont rêvé pendant tout ce temps, car nous avons tous rêvé de revenir à Sion, sur cette terre. Le Sefat Emet, un des premiers rabbins de la dynastie de Gour, affirme qu'en exil, le peuple juif ne peut que rêver. Il ne vit pas dans la réalité, mais ne fait qu'y songer. Le rêve est donc important et nous ne pouvons que rêver en attendant les temps messianiques ». ¹³

Sommes-nous encore en train de rêver ? Il est vrai qu'on peut trouver dans le Talmud, chez certains commentateurs du Moyen Âge une grande indifférence à la conception moderne de l'histoire qui est aujourd'hui au cœur de la conscience juive des juifs y compris de la plupart des juifs orthodoxes. **On peut admirer l'aspiration héroïque à une société stable, permanente, hors de l'histoire, mue par des grands idéaux qui pourrait être réglée par une Halakha immuable qui a animé certains des maîtres du Talmud sans pour autant partager la conviction qu'elle exprime l'essence du Judaïsme ni qu'elle exprime sa**

seule forme authentique. A un niveau simplement sociologique la question se pose de savoir jusqu'à quel point le *beinoni* qui peuple les communautés traditionnelles, celui dont la conscience juive a été forgée par l'histoire tragique du XXème siècle et par la renaissance d'un état juif en terre d'Israël est prêt à la partager. Jusqu'à quel point un juif éduqué peut sans renier en même temps son intégrité intellectuelle, faire l'impasse sur ce qu'il a appris sur le monde grâce à l'extraordinaire bond en avant qu'a connu l'humanité depuis un siècle et demi dans les domaines des sciences exactes et des sciences humaines, l'histoire, la critique littéraire, d'archéologie et la psychologie. Toute la question est là : trouver un équilibre entre le rêve d'éternité, cette nostalgie de la présence, qui a porté le peuple juif et la réalité d'un monde où il est à nouveau un acteur et, comme il l'a toujours été, un analyste passionné de sa propre histoire. ■

1) Toutefois, pour Franz Rosenzweig le Judaïsme ne peut être hors de l'histoire que parce que le christianisme l'est pleinement. Les deux religions fonctionnent en quelque sorte en symbiose. C'est un sujet complexe, qu'on ne peut, faute de place, discuter ici.

2) Encyclopedia Judaica, 2ème édition, Vol. 18 p. 235-236.

3) Emmanuel Levinas : « Textes Messianiques » dans *Difficile Liberté*, p.137. Ce texte est une transcription des leçons talmudique prononcées en 1960-61 devant le Colloque des Intellectuels Juifs de Langue Française. Levinas y commente le dernier chapitre du Traité Sanhedrin qui traite des temps messianiques (p. 89-139).

4) Op. cité p.137.

5) Op. cité p.137.

6) Gershom Scholem : « La science du Judaïsme hier et aujourd'hui » dans *Le messianisme juif*, p. 436.

7) Yosef Hayim Yerushalmi : *Zakhor, Jewish History and Jewish Memory*, p. 87.

8) Gershom Scholem : « La science du Judaïsme aujourd'hui » dans *Le messianisme juif*, p. 436.

9) André Neher : *L'essence du prophétisme*, p. 14-15.

10) Ramban : Commentaire sur la Torah. Bamidbar 16 : 1.

11) Yerushalmi. Op. cité p. 17.

12) Emeric Deutsch : « La place des rêves dans le Judaïsme » dans *La volonté de comprendre*, p. 405. Textes réunis et présentés par Haim Korsia.

13) Emeric Deutsch. Op. cité p. 407.

La nostalgie du numineux

Peu de temps après le décès de Rabbi Lord Jonathan Sacks z"l, la *Jewish Review of Books* a mis en ligne la note critique qu'il avait écrite en 2014, suite à la parution de l'ouvrage de Terry Eagleton, *Culture and the death of God*, Yale University Press, 2014. Impressionnée par la puissance de la réflexion de Rabbi Sacks, par son érudition et son souci des autres, j'ai demandé et obtenu l'autorisation de le traduire afin de le publier dans Montévidéo31. Que tous mes interlocuteurs en soient remerciés ! www.jewishreviewofbooks.com

■ par Rabbi Jonathan Sacks
Adaptation Judith Kogel

Au commencement, il y eut les athées en colère : Sam Harris, Richard Dawkins, et leurs amis non-croyants. Vint ensuite la réponse des croyants, qui eux aussi étaient nombreux. Après ces livres, arriva une série de réflexions plus approfondies, provenant principalement de non-croyants. Il s'agissait de montrer en quoi la religion pouvait malgré tout répondre à des besoins humains fondamentaux. Dans ce troisième groupe, figuraient *An awareness of what is missing* de Jürgen Habermas¹, *L'Esprit de l'athéisme : Introduction à une spiritualité sans Dieu* d'André Comte-Sponville, *Petit guide des religions à l'usage des mécréants* d'Alain de Botton et *Religion sans Dieu* du regretté Ronald Dworkin. Le plus intéressant est sans doute *All things shining* d'Hubert Dreyfus et Sean Dorance Kelly, un plaidoyer hors normes de deux éminents philosophes en faveur d'un retour au polythéisme. Le nouveau livre de Terry Eagleton, *Culture and the death of God*, appartient à cette catégorie. Son argument est simple : « L'athéisme est loin d'être aussi facile qu'il y paraît ».

Nous sommes des animaux en quête de sens. Et si nous ne pouvons plus croire en Dieu, nous trouverons d'autres choses à adorer.

Nous sommes des animaux en quête de sens. Et si nous ne pouvons plus

croire en Dieu, nous trouverons d'autres choses à adorer. Le livre d'Eagleton est un tour d'horizon rapide, intelligent et provocateur de l'histoire intellectuelle occidentale depuis l'époque des Lumières, présentée comme une série de chapitres à la recherche d'un substitut de Dieu. Les Lumières l'ont trouvé dans la raison, les Idéalistes dans l'esprit humain, les Romantiques dans la nature et la culture, les Marxistes dans la révolution, et Nietzsche dans le surhomme ou Übermensch. D'autres ont choisi la nation, l'État, l'art, le sublime, l'humanité, la société, la science, la force vitale et les relations personnelles. Aucun de ces choix n'a eu de résultats pleinement satisfaisants, et aucun n'était autosuffisant.

C'est la pensée postmoderne qui en résulta finalement, soit la perversion systématique de toute structure de sens. Le postmodernisme, c'est Nietzsche sans l'angoisse, sans le tragique ou la volonté de puissance, soit sans ce qui fait l'intérêt de sa lecture. Et maintenant, au lieu d'aspirer à la réévaluation des valeurs, nous avons leur dévaluation. Nous sommes entourés de multiples choix sans qu'il y ait pour autant de raison de choisir ceci plutôt que cela. La conscience postmoderne, selon la phrase de Perry Anderson, est le « subjectivisme sans sujet ». Eagleton la qualifie de « sans-profondeur, anti-tragique, non-linéaire, anti-numineuse,

non-fondamentale et anti-universaliste, suspecte d'absolu et peu encline à l'intériorité ».

Il en résulte que nous sommes témoins de l'avènement de la première culture véritablement athée de l'histoire. L'apparente laïcité des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles n'était rien de tout cela. Dieu – absent, caché, mais garant de la quête de sens – était toujours à l'arrière-plan. Dans le postmodernisme, ce sentiment d'absence, ou ce que Eagleton appelle la « nostalgie du numineux », a disparu. Non seulement il n'y a pas de rédemption, mais il n'y a rien à rédimmer. Il nous reste, écrit Eagleton, « l'homme, l'éternel consommateur ».

La quête de la transcendance aurait pu s'arrêter là. Mais vint le 11 septembre, après quoi il fut impossible de croire que la religion avait disparu. Elle signalait ainsi sa présence de la manière la plus brutale. « Il a suffi qu'une culture résolument athée arrive sur scène... pour que la divinité en personne revienne soudain à l'ordre du jour pour se venger ».

Le vrai problème – et ici Eagleton a sûrement raison – est que l'Occident n'a plus assez de convictions pour justifier son engagement en faveur de la liberté et de la démocratie. Tout ce qui lui reste est « un mélange de pragmatisme, de culturalisme, d'hédonisme, de relativisme et d'anti-fondationalisme », des défenses inadaptées face à un adversaire qui croit en « des vérités absolues, des identités cohérentes et des croyances fondamentales ». L'Occident se trouve, intellectuellement parlant,

« unilatéralement désarmé au moment même où il s'est avéré très périlleux pour lui de l'être ». Eagleton considère cela comme une ironie, mais ce n'est pas le cas. C'est précisément parce que l'Occident a perdu la foi qu'il paraît vulnérable à ses adversaires. C'est surtout l'incapacité du postmodernisme de parler aux aspects les plus fondamentaux de la condition humaine qui a poussé ceux qui sont en quête de sens et de consolation entre les mains des anti-modernistes pour qui la liberté et la démocratie ne sont absolument pas des valeurs.

Les substituts de Dieu se sont avérés n'être en aucun cas des substituts. Toutes les alternatives à la religion qui ont été proposées se sont révélées incapables d'accomplir ce que les grandes religions ont fait : « unir la théorie et la pratique, les élites et le peuple, l'esprit et les sens ». Le rationalisme a dévalorisé les émotions. Le romantisme n'a pas réussi à maîtriser les pulsions les plus sombres de l'humanité. Et la culture n'a pas réussi à combler le fossé entre les élites et le peuple.

Que reste-t-il alors ? Les lecteurs d'Eagleton ne seront pas surpris de découvrir que sa réponse se résume à un vague geste en direction de ses croyances perdues dont il se souvient avec nostalgie en tant que catholique, puis marxiste (« le corps crucifié », et « la solidarité avec les pauvres et les faibles »). Rien ne l'agace plus que l'utilisation faite de la religion par des néo-conservateurs y voyant un outil pédagogique commode - aussi bien à forger une personnalité qu'à transmettre une identité culturelle : George Steiner, Roger Scruton, John Gray, et Alain de Botton sont tous les cibles du mépris d'Eagleton. Pourtant, il est difficile de ne pas le regarder gesticuler employant le même type d'argument depuis une position de gauche.

Juifs et chrétiens croient, chacun à leur manière, que le Pouvoir Suprême

est entré dans l'histoire pour redimer les extrêmement faibles. Mais si l'on n'y croit pas, alors invoquer Dieu pour des raisons politiques est précisément ce dont Eagleton accuse Machiavel, Voltaire, Matthew Arnold, Durkheim et Leo Strauss d'avoir fait, une stratégie qu'il qualifie de « désagréablement hypocrite ». Eagleton a raison de nous rappeler que le judaïsme et le christianisme ont leurs moments révolutionnaires aussi bien que leurs moments conservateurs. Mais nous ne pouvons pas feindre d'avoir la foi si nous en manquons, et où la trouverons-nous dans la culture si profondément irrégulière d'aujourd'hui ?

La recherche d'un substitut de Dieu, que ce soit dans la raison, l'esprit humain, la culture ou l'art, est allée de pair avec le développement d'une nouvelle souche de l'un des virus les plus tenaces du monde, la judéophobie, ou comme on l'appelle depuis la fin du XIXe siècle, l'antisémitisme.

En lisant son livre en tant que Juif, on ne peut qu'avoir le sentiment qu'Eagleton sous-estime le véritable pathos de la situation. Car la recherche d'un substitut de Dieu, que ce soit dans la raison, l'esprit humain, la culture ou l'art, est allée de pair avec le développement d'une nouvelle souche de l'un des virus les plus tenaces du monde, la judéophobie, ou comme on l'appelle depuis la fin du XIXe siècle, l'antisémitisme. Les épicycles de cette maladie mortelle ont été les capitales intellectuelles de l'Europe - Paris, Vienne et l'université d'Iéna. Vous pouvez en repérer au moins des traces chez la plupart des grands philosophes européens, qu'il s'agisse de Voltaire, Fichte, Kant, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche, Frege, ou, plus notablement, Martin Heidegger.

La réfutation de *Bildung et Sittlichkeit*², « culture » et « vie morale accomplie », comme substituts de la religion découle de ce qui suit : plus de la moitié des participants à la conférence de Wannsee qui a décidé de la « Solution finale » portaient le titre de « docteur », les quatuors à cordes jouaient à Auschwitz-

Birkenau pendant qu'un million deux-cent cinquante mille êtres humains – dont deux-cent cinquante mille enfants – étaient gazés, brûlés et réduits en cendres. Comme George Steiner le soutenait dans *Langage et silence*, il y a près d'un demi-siècle, la civilisation n'a pas réussi à civiliser, et les sciences humaines à humaniser. Et alors que l'Église catholique a tenté de se mesurer à sa propre histoire de judéophobie, il n'y a presque eu aucune autocritique comparable de la part des philosophes laïques qui n'ont pas cherché à comprendre comment un tel crime avait été possible, avait été conçu et avait été mis

en œuvre par la nation européenne consciente d'être la plus philosophe (*Humanity* de Jonathan Glover est une honorable exception).

Cette tragédie s'est accentuée à notre époque, alors qu'une nouvelle souche d'antisémitisme est apparue, substituant Israël aux Juifs et le sionisme au judaïsme. Les Juifs se voient pour la troisième fois refuser le droit d'exister, d'abord en tant que religion, puis en tant que race, et maintenant en tant que nation souveraine. Une fois de plus, non seulement le monde académique n'a pas protesté, mais il a fourni à cette nouvelle haine un foyer des plus accueillants. Dans trop d'universités, la vie sur le campus est devenue ce que Julien Benda appelait dans *La Trahison des Clercs* il y a près d'un siècle : un lieu d'accueil pour « l'organisation intellectuelle des haines politiques ».

L'antisémitisme n'est guère le problème le plus préoccupant auquel l'humanité est confrontée, mais au fil des siècles, il a souvent servi de signal d'alerte fiable pour indiquer que la civilisation allait mal.

>>

L'Occident peut-il retrouver sa foi ? Tite-Live a dit que l'on était arrivé à Rome, vers le premier siècle, au stade où « nous ne pouvons plus supporter ni nos vices ni leurs remèdes ». Le degré de sécularisation des élites occidentales est tel que la liberté religieuse elle-même semble pour de nombreux croyants être en danger. Après avoir essayé, sans succès, de fournir des substituts à la religion, les penseurs et intellectuels contemporains n'ont pas d'autre candidat à proposer en dehors du mélange actuel de relativisme, d'individualisme, d'hédonisme et de consumérisme, ne permettant ni élévation ni rédemption.

Alors que la culture laïque devient de plus en plus hostile à la religion, la religion devient de plus en plus hostile à la culture laïque. Et c'est là que réside le problème.

Globalement, le XXI^e siècle sera plus religieux que le XX^e siècle. Cela s'explique en partie par le fait qu'après l'échec des substituts de Dieu, aucun autre système ne perdure en tant que source de sens et de consolation. Cela se produira en partie pour des raisons purement démographiques. Comme Eric Kaufmann l'a démontré dans son ouvrage, *Shall the Religious Inherit the Earth ?*, dans la plupart des régions du monde, les gens pratiquants ont beaucoup plus d'enfants que leurs homologues laïques. C'est véritablement l'ironie

suprême : les athées néo-darwiniens risquent l'extinction de leur race pour la plus darwinienne des raisons, à savoir leur incapacité à transmettre leurs gènes à la génération suivante. Ainsi, en Europe, épice de la laïcité occidentale, toutes les populations autochtones sont sur le déclin.

Mais la religiosité qui prévaudra probablement à l'avenir ne sera pas le Dieu clément et latitudinaire, que l'on a parfois vu comme une sorte de gentleman anglais. Il sera passionné, zélé et impitoyable, sans aucune des retenues que nous avons fini par associer aux sociétés démocratiques libérales. Les théologies libérales sont partout en recul. Il en est de même des orthodoxies traditionnelles engagées dans un dialogue créatif avec la culture générale. Alors que la culture laïque devient de plus en plus hostile à la religion, la religion devient de plus en plus hostile à la culture laïque. Et c'est là que réside le problème.

Les intellectuels des Lumières et leurs successeurs n'ont pas, dans l'ensemble, œuvré dans le cadre du monde de la foi, même si eux-mêmes étaient croyants. Ils ont préféré créer des systèmes dans un espace neutre – d'abord la science, puis la politique, puis l'économie et enfin la culture – qui fonctionnaient sans présupposés religieux. Les théologies libérales ont bien abondé, mais aucune d'entre elles n'a affronté le cœur

des ténèbres dans les diverses grandes religions du monde.

Le danger intrinsèque au monothéisme est le dualisme : la division de l'humanité entre les enfants de la lumière et les enfants des ténèbres, le rédimé et l'infidèle. Le résultat, c'est qu'au XXI^e siècle, nous serons confrontés à un monde de plus en plus religieux, extrêmement déstructuré et de type prémoderne, dont les adeptes pensent avoir reçu l'ordre de convertir ou de conquérir le monde. Trop peu a été fait au sein des traditions religieuses elles-mêmes pour faire de la place à la diversité avec laquelle nous allons devoir vivre si l'humanité a un avenir. Alors que les groupes religieux se replient sur eux-mêmes sous la pression d'une laïcité agressive, il ne restera plus que les extrêmes.

Trop peu a été fait au sein des traditions religieuses elles-mêmes pour faire de la place à la diversité avec laquelle nous allons devoir vivre si l'humanité a un avenir. Alors que les groupes religieux se replient sur eux-mêmes sous la pression d'une laïcité agressive, il ne restera plus que les extrêmes.

Terry Eagleton a écrit un livre spirituel et perspicace, mais le véritable travail – découvrir dans la parole de Dieu valide pour toutes les époques, la parole de Dieu pour notre époque – demeure. Nos petits-enfants paieront un lourd tribut si nous n'y arrivons pas. ■

Jonathan Sacks

*Le regretté Lord Sacks était le Grand-Rabbin émérite des United Hebrew Congregations du Commonwealth et l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *The great partnership : science, religion, and the search for meaning (Schocken)*.*

- 1) Bien que l'auteur cite les titres anglais des ouvrages, j'ai choisi de renvoyer à la version française lorsque le livre avait été écrit ou avait été traduit en français.
- 2) Ces deux concepts ont été développés par Hegel dans son ouvrage *Principes de la philosophie du droit*.

Communiqué de Presse

Paris le 11 janvier 2021

Après 30 ans à la tête de la Fondation Casip-Cojasor, Éric de Rothschild a décidé de passer le témoin.

Henri Fiszer, Vice-Président depuis 2013 a été élu Président de la Fondation Casip-Cojasor le 17 décembre 2020.

Eric de Rothschild en qualité de Président d'Honneur et Administrateur continuera à apporter son soutien à la Fondation.



Message de Éric de Rothschild :

Après avoir siégé pendant 40 ans au Conseil du Casip-Cojasor et pris la Présidence il y a près de 30 ans, j'ai pris la décision de démissionner de ces rôles. Ce départ – vous vous en doutez bien – me serre profondément le cœur.

J'ai vécu 40 ans d'un développement formidable de cette institution, toujours jeune et dynamique après plus de 200 ans d'existence. Celle-ci a aujourd'hui des projets importants de développement qui garantiront son avenir pérenne. Ce développement a pu se réaliser grâce à l'énorme travail tant par Gabriel Vadnaï que par Karène Fredj, dont je leur suis particulièrement reconnaissant.

Je suis également reconnaissant à la communauté d'avoir soutenu si généreusement le travail de la Fondation Casip-Cojasor et je reste confiant en l'avenir de cette solidarité.

Le social en France et notamment le traitement des personnes âgées et en situation de handicap nécessitera dans un proche avenir des grands changements.

Le rôle du Casip-Cojasor pendant la pandémie, reconnu par tous les participants, rendra sa participation centrale dans ces développements.

J'ai donc pensé que quelqu'un de plus jeune, plus dynamique, servira mieux le Casip-Cojasor que moi-même. Henri Fiszer qui, pendant de nombreuses années, a rempli le rôle de Vice-Président très actif à mes côtés, me semblait un choix particulièrement adapté et cela a été reconnu à l'unanimité par tout le Conseil d'Administration. Moi-même, continuant à être très engagé dans le social, j'espère pouvoir être utile mais peut-être autrement.



Message de Henri Fiszer, Président de la Fondation Casip-Cojasor :

Je suis heureux de poursuivre la voie tracée par Éric de Rothschild qui, avec Gabriel Vadnaï puis Karène Fredj, a fait de la Fondation Casip-Cojasor, l'institution sociale incontournable de la communauté juive et coordonnatrice de l'action

sociale communautaire.

Avant la crise du Covid de nombreux défis nous attendaient déjà tant sur l'action sociale que sur le handicap et le soutien aux personnes âgées.

La crise a exacerbé ces besoins, mais grâce à la motivation, la solidarité, des hommes et des femmes de la Fondation Casip-Cojasor nous avons pu faire face à cette situation exceptionnelle.

Je suis confiant qu'avec nos équipes engagées et d'un grand professionnalisme, nous continuerons à apporter des réponses innovantes aux défis de demain. ■

CASIP-COJASOR
FONDATION 1809 

Pour toutes informations supplémentaires ou demandes d'entretiens, merci de contacter le service communication par mail : fundetcom@casip-cojasor.fr ou au 01 44 62 13 10

La Fondation Casip-Cojasor, créée en 1809, accompagne plus de 20.000 personnes en situation de fragilité, et a pour mission :

■ **D'AMÉLIORER LES CONDITIONS DE VIE MATÉRIELLE**, en apportant un soutien matériel aux plus fragiles, touchés par la précarité.

■ **DE MAINTENIR L'AUTONOMIE** physique et sociale des personnes fragiles, qu'elles soient âgées ou en situation de handicap.

■ **DE ROMPRE L'ISOLEMENT**, en organisant de nombreuses visites à domicile et en proposant des activités permettant le renforcement du lien social.

■ **DE PRENDRE EN COMPTE L'IDENTITÉ CULTURELLE ET RELIGIEUSE**, en proposant des services et des aides qui répondent aux aspirations de chacun.

■ **DE PERMETTRE A CHACUN DE RESTER CITOYEN**, en demeurant pleinement acteur de sa vie dans la cité.

Interview de Henri Fiszer

Début janvier Henri Fiszer a été nommé Président de la Fondation Casip-Cojasor, succédant ainsi à Éric de Rothschild. Réputé aussi bien pour son fort engagement communautaire que pour sa discrétion, il a accepté de se confier sur sa vision de l'Institution et sur sa nouvelle mission.



Pour les donateurs et les bénéficiaires du Casip-Cojasor qui ne vous connaîtraient pas encore : qui est Henri Fiszer ?

En quelques mots, j'ai fait un parcours professionnel orienté sur le conseil en stratégie et la finance. Après ma scolarité à l'école Lucien de Hirsch, j'ai poursuivi des études supérieures au Technion en Israël et dans une Business School aux États Unis. J'ai travaillé dans un



« Je suis confiant en l'avenir de la Fondation parce je suis convaincu que le Casip-Cojasor est incontournable dans le paysage social communautaire et au-delà. »

Henri Fiszer

grand cabinet de conseil en stratégie américain et dans une banque d'affaires anglo-saxonne, avant de fonder avec deux associés notre propre structure. Je suis très fortement attaché à l'éducation juive et aux valeurs du judaïsme. L'aspect social me touche profondément. C'est tout simplement ce que j'ai observé chez mes parents.

Cela fait dix ans que je suis au conseil d'administration du Casip-Cojasor et sept ans que j'en suis vice-président.

Pourquoi vous être engagé au Casip, cette institution sociale en particulier ?

Dans un engagement social, outre la volonté d'être utile, il y a toujours une partie rationnelle et une partie relationnelle. Je travaillais déjà aux côtés d'Éric de Rothschild au sein du conseil d'administration de l'école Lucien de Hirsch. Je fréquentais aussi la même synagogue que Gabriel Vadnaï (l'ancien Directeur général du Casip). Tous deux étaient très engagés au Casip et ils m'en parlaient beaucoup.

Pour le rationnel, je connaissais toute l'histoire et la place importante du Casip dans l'action sociale, son engagement essentiel dans le médico-social, l'aide aux personnes en situation de handicap, l'accompagnement de nos seniors et des rescapés de la Shoah. Autant de sujets où je me sentais concerné. Œuvrer dans cette institution, je dirais que cela s'est imposé à moi naturellement.

Qu'est ce qui, selon vous, fait le lien entre action sociale et judaïsme ?

Pour citer Rabbi Israël Salanter : « *Les besoins matériels d'autrui sont mes*

■ par Sonia Cahen-Amiel

besoins spirituels ».

L'attention et la manière dont on se conduit vis-à-vis des autres sont essentielles dans la religion juive, j'irai même plus loin : l'objectif ultime du judaïsme ne se comprends QUE dans la relation à autrui, c'est intrinsèque. Toutes nos fêtes et nos joies ne se conçoivent que dans le partage et la solidarité.

Sans comparer les époques, la nécessité d'aider les autres a toujours existé et on l'a toujours fait, que ce soit entre voisins, dans les communautés ou dans les synagogues. Au Casip, nous vivons cette solidarité au quotidien : c'est la générosité de notre communauté, de nos donateurs qui nous permet d'être en pole position dans l'action sociale. Sans cette solidarité, nous ne pourrions pas aider tant de familles à affronter les difficultés de la vie. Et c'est à la fois une fierté et un devoir.

L'histoire du Rabbin de Klausenburg qui avait perdu son épouse et ses 11 enfants dans la Shoah l'illustre bien. On lui demandait pourquoi arrive-t'il tant de malheur à ceux qui visiblement ne le méritent pas ? Et il répondait : « *Si je pose cette question à Hachem et j'insiste, il m'appellera vers lui et j'aurai alors toutes les réponses. Mais moi je préfère rester en bas avec toutes mes questions. Ce sont elles qui m'obligent à agir pour le Tikoun Olam**, et œuvrer pour que ce monde soit meilleur ». Ce Rabbin a fondé un hôpital à Netanya. (* Le **Tikoun Olam** est une expression hébraïque qui signifie « réparation [ou réfection] du monde » ou « parfaire le monde ». C'est un important concept du Judaïsme.)

Vous succédez à Éric de Rothschild à la présidence de la Fondation, qu'est-ce que cela implique pour vous ?

Je suis très admiratif d'Éric de Rothschild, pas seulement pour toutes les actions qu'il a menées et qu'il mène encore (le Mémorial de la Shoah, le Casip, le SPCJ pour ne citer que celles-là). Il a une approche très professionnelle et c'est quelqu'un qui donne beaucoup de son temps qui est le bien le plus précieux. J'admire aussi et surtout l'homme, c'est une « belle personne », un Mensch véritablement. Avec la même racine que le mot Tsedaka on trouve Tsedek (justice) mais aussi Tsadik (juste), et pour moi Eric de Rothschild est un Tsadik. Il ne juge pas les autres, il les inspire, c'est mon cas. Au-delà de mon attachement et de l'émotion que je peux ressentir, lui succéder à la tête du Casip m'oblige moralement, c'est une responsabilité et un honneur. Ce qui me console c'est qu'il restera à nos côtés en tant que président d'honneur et je sais que je pourrai échanger fréquemment avec lui et bénéficier de ses bons conseils.

Y a-t-il des projets que vous aimeriez initier ou changer ?

Ce qui me tient le plus à cœur c'est de poursuivre les réalisations et les projets entrepris ces dernières années par Éric de Rothschild et les équipes en place.

Je ne viens pas de l'extérieur et je ne cherche pas à faire des choses différentes pour dire que c'est différent. J'ai participé aux grandes décisions des dix dernières années et j'adhère pleinement à tout ce qui est à l'œuvre. La Fondation est d'un grand professionnalisme, les cadres sont exceptionnels dans leur engagement, leur empathie, leur technicité et Karène Fredj a bien entendu toute ma confiance et mon soutien. Nous nous appuyons aussi sur des réseaux de bénévoles qui nous sont précieux et nous permettent d'aider encore plus de personnes et démultiplier notre action. C'est un axe que nous allons poursuivre avec, en parallèle, le développement de l'aide à domicile.

Nous allons continuer à œuvrer dans l'innovation et la créativité : c'est la clé des défis qui s'annoncent. Nous sommes à l'origine d'une large consultation autour de l'Ehpad de demain et de l'accompagnement du 3ème âge avec tous les professionnels du secteur. Nous avons créé de nouveaux programmes sur le handicap avec la plateforme « Emerjance » et sur l'accompagnement des aidants. Nous avons le savoir-faire et la capacité de répondre aux besoins

réels, en optimisant ce que l'on a pour obtenir un maximum de résultats. Et de cela j'en suis extrêmement fier.

Comment voyez-vous l'avenir du Casip ?

Je suis confiant en l'avenir de la Fondation parce je suis convaincu que le Casip-Cojasor est incontournable dans le paysage social communautaire et au-delà. Je sais que nos donateurs, comme l'ensemble de la communauté, reconnaissent notre action.

La période que nous vivons est particulière et met en lumière des enjeux à la fois sociétaux et financiers inédits. Dans le social la demande excède toujours l'offre, mais depuis le début de la pandémie les besoins de la communauté ont explosé et la demande est devenue immense même si on ne perçoit encore que les prémices.

Alors l'avenir du Casip-Cojasor c'est de continuer à se battre pour apporter, avec nos moyens et notre efficacité, des réponses concrètes à ceux qui ont besoin d'aide. ■

CASIP-COJASOR
FONDATION 1809



AVEC LA FONDATION CASIP-COJASOR
la solidarité nous rassemble

VOUS ÊTES REDEVABLE DE L'IMPÔT SUR LE REVENU EN FRANCE ?

**EFFECTUEZ VOTRE DON
ET BÉNÉFICIEZ D'UNE DÉDUCTION DE 75%**

(JUSQU'À 1000€ AU-DELÀ, 66% DANS LA LIMITE DE 20% DU REVENU IMPOSABLE)

Le complexe Schneller et le futur musée Kehillot Yisrael

Durant ces mois de septembre et octobre, nous avons vécu en Israël à nouveau un confinement. Quelques jours avant son début eut lieu une présentation à la presse internationale du Centre Schneller de Jérusalem et du futur centre culturel et d'héritage du patrimoine juif qui deviendra le musée Beit Hakehillot.



Le futur musée vise à donner vie et une inspiration à des événements historiques, des histoires et du folklore représentant « les idées radicales et les valeurs fondamentales que les Juifs ont apportées au monde grâce à leur dispersion dans la diaspora » et comment ces idées et valeurs ont uni et renforcé les communautés répandues à travers le monde.

L'histoire de l'enceinte Schneller, située sur la rue Malhei Israël a commencé en 1854. Les responsables de la « Pilgermissionsanstalt » (La Mission de Pèlerinage) de St. Chrischona, un petit village près de Bâle, en Suisse, a décidé d'envoyer son émissaire principal, Johann Ludwig Schneller, d'origine allemande, en Terre Sainte pour reconstruire la petite maison de la mission de l'organisation située à

Jérusalem. Ils ont estimé que Schneller, un homme marié, solide, sévère et humble, serait le meilleur choix pour donner à la minuscule mission chrétienne (luthérienne) une chance de survie dans un quartier musulman large et hostile.

Jérusalem, à l'époque, était une ville isolée, pauvre et sous-développée avec très peu de routes, alors que quelque 15.000 habitants, divisé en de nombreuses communautés vivait dans des conditions terribles à l'intérieur des murs de la vieille ville.

Avec leurs économies personnelles, ils ont acheté un terrain hors des murailles, sur la terre du village arabe de Lifta. Il se trouvait à environ trois kilomètres des portes de la vieille ville mais à proximité de la source de Lifta et du vignoble appartenant au consul britannique James Finn, qui était gardien du site.

Au début, le jeune couple devait retourner dans la vieille ville tous les soirs, car l'endroit était très dangereux. Mais au printemps de 1856, les Schneller, accompagnés de quatre de leurs apprentis, décident de s'installer sur leur terrain, devenant ainsi les premiers Européens à vivre hors des murailles de Jérusalem. Au cours des six années suivantes, la petite maison, une des premières bâties à grand frais et nouveauté aussi une des premières à avoir des plafonds plats, une réalisation liée à la possibilité de faire venir de Yaffo à Jérusalem à dos de chameaux du fer et des poutres en bois assez longues alors qu'il n'y a pas de forêt sur place à l'époque. Cette maison allait devenir le noyau de ce qui devait devenir le plus grand orphelinat de Jérusalem. Plus tard, l'orphelinat est devenu un établissement d'enseignement, comprenant des dortoirs, des salles de classe, des ateliers.

■ par Jean-Michel Rykner

En 1898, le complexe Schneller reçut la visite du Kaiser allemand de passage à Jérusalem. Schneller développe tout le terrain avoisinant et ajoute une trentaine de bâtiments dont une école pour aveugles (aujourd'hui servant d'école pour filles), une fabrique de briques, une imprimerie, une boulangerie et d'autres bâtisses.

L'orphelinat a dispensé une formation scolaire et professionnelle à des garçons et des filles orphelins de Palestine, de Syrie, d'Égypte, d'Éthiopie, d'Arménie, de Turquie, de Russie, d'Iran et d'Allemagne.

Au début du 20ème siècle, il atteint sa taille actuelle. À son apogée, il abritait plus de 180 orphelins garçons et filles. Il a pourvu à tous leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient mariés à de jeunes arabes chrétiens, pour réaliser l'idée originale de répandre le christianisme luthérien parmi la population musulmane de la région, mission qui échoua d'ailleurs complètement.

Mais son activité a été interrompu par la Première Guerre mondiale, qui s'est terminée avec l'arrivée de l'armée britannique et la fin de l'Empire ottoman. Dans les années suivantes, l'orphelinat syrien et l'ensemble du complexe fonctionnaient encore.

Il faut dire que la famille Schneller n'est pas très philosémite... bien au contraire et que quelques drapeaux nazis flotteront sur le campus dans les années 30. En avril 1934, une chorale d'enfants de l'orphelinat se produisit à l'occasion de l'anniversaire d'Adolf Hitler.

Entre 1936 et 1939, l'orphelinat a tenté d'importer des armes d'Allemagne, pour former ses étudiants à une future guerre contre les Juifs locaux.

Avec le déclenchement des hostilités et la Seconde Guerre mondiale, tous les citoyens allemands et autrichiens ont été forcés par les anglais de quitter la Palestine. Le Schneller Compound est devenu l'un des quartiers généraux de l'armée britannique qui a transformé le complexe en un camp militaire fermé avec le plus grand stock de munitions au Moyen-Orient.

Le complexe, un bastion du mandat britannique, a subi des attaques répétées de l'Irgun Zva'i Leumi et de Lehi. En mars 1947, le complexe a été directement attaqué par l'IZL

Le 17 mars 1948, deux mois avant la fin de la période du mandat, les Britanniques abandonnent le camp et la brigade Etzion de la Haganah l'utilise comme base d'opérations pendant la guerre d'indépendance israélienne de 1948.

Tsahal le transforme en prison puis en base militaire d'où partiront jusqu'à la Guerre des Six Jours, des convois d'armes et de nourriture pour ravitailler entre autre la garnison isolée sur l'enclave du Mont Scopus.

De 1970 à 2008, le Beit Schneller devient une base de Tsahal connu comme le Camp Schneller qui comprend entre autre le Commandement du Front Intérieur et le centre médical militaire de Jérusalem. L'armée a quitté les lieux en 2008. De 1950 à 1991, une partie des terrains appartenant au complexe Schneller furent occupés par le Zoo de Jérusalem avant qu'il ne déménage dans un magnifique et plus large espace dans le quartier de Malha.

Dans la zone de l'enceinte, des vestiges datant du Second Temple et du début de la période romaine ont été découverts, y compris un bain public et une ancienne cave à vin. La restauration



et l'excavation du bâtiment lui-même ont révélé la présence d'un bain turc et de plusieurs anciens puits.

Deux films célèbres ont tourné des passages dans le complexe, une scène d'Exodus avec Paul Newman et plus récemment plusieurs scènes du film Ushpizin.

Depuis 2008, 248 résidences de luxe ont été bâties sur une partie des terrains mais c'est la création d'un musée interactif et centre d'études sur les communautés juives du monde entier et sur l'héritage et la culture juive du passé et du présent qui sera l'élément principal du musée qui devrait ouvrir ses portes en 2023-2024.

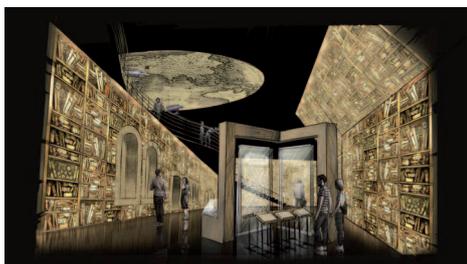
Le Kehillot Yisrael Institute a été créé par le Rav Yaakov Hillel, descendant de familles respectées de Bagdad et de l'Inde pour préserver et rendre accessible la riche culture et l'héritage des communautés juives du monde entier. Il possède une des plus grandes collections privées de manuscrits et documents juifs et a déjà digitalisé plus de 1.8 millions de pages et publie près de 700 livres.

« Le musée offrira une nouvelle perspective sur l'histoire juive et présentera quelque chose d'innovant qui relie le passé au présent avec un héritage qui nous guide pour l'avenir... Ce sera une célébration de la culture juive qui rendra les visiteurs enthousiastes à l'idée de faire partie de la nation juive. »

Hanan Benayahu, directeur de l'Institut Kehillot Yisrael nous a dévoilé le projet du musée.

« Nous sommes ravis de partager ce vaste projet de restauration et de rénovation, ainsi que la vision et les plans pour la nouvelle utilisation du bâtiment », nous a-t-il déclaré. « Le musée offrira une nouvelle perspective sur l'histoire juive et présentera quelque chose d'innovant qui relie le passé au présent avec un héritage qui nous guide pour l'avenir. Ce ne sera pas un autre musée ennuyeux rempli d'artefacts que vous oubliez après 10 minutes. Ce sera une célébration de la culture juive qui rendra les visiteurs enthousiastes à l'idée de faire partie de la nation juive ».

« *Nous avons tous des racines de communautés différentes, mais avons-nous une idée de comment nous connecter à ces racines? Pouvoir découvrir la richesse de chaque communauté, ses coutumes, sa littérature, sa poésie, sa musique, sa liturgie et ses contes populaires créera un sentiment de connexion, peu importe d'où vient votre famille. Nous voulons que les visiteurs se sentent excités et fiers de dire : 'Oui, je reconnais ma culture juive. Je fais partie du peuple juif' ».*



Projet musée © BJA Associates

Les juifs étaient dispersés à travers le monde, séparés par pays et coutumes. Beit HaKehillot soulignera le lien entre ces communautés juives, chacune avec sa propre histoire, et les liens qui les unissent.

Le futur musée vise à donner vie et une inspiration à des événements historiques, des histoires et du folklore représentant « les idées radicales et les valeurs fondamentales que les Juifs ont apportées au monde grâce à leur dispersion dans la diaspora » et comment ces idées et valeurs ont uni et renforcé les communautés répandues à travers le monde.

Alors que Jérusalem est vide de touristes étrangers, la ville profite de l'accalmie pour se concentrer sur des projets de construction et de rénovation.

S'exprimant lors de la présentation aux médias, le maire adjoint de Jérusalem, Fleur Hassan-Nahoum, responsable du tourisme et du développement économique, a déclaré qu'il n'y avait pas de meilleur moment pour investir dans les infrastructures, le tourisme et les institutions culturelles de Jérusalem.

« *Avec un complexe immense de bureaux moderne en construction à l'entrée de la ville, très proche de Beit Schneller, ce projet représente et préserve l'histoire. Beit Hakehillot sera un témoignage du meilleur de notre héritage, et je suis extrêmement enthousiasmée par le projet* », a-t-elle déclaré.

Outre une restauration précise, la visite a esquissé les futurs plans du bâtiment emblématique. Le musée et centre culturel Beit HaKehillot célébrera l'héritage et les coutumes juives pratiquées dans toutes les communautés à travers le monde passés et présents et commémorera la riche histoire, les contributions intellectuelles et la créativité artistique de chaque communauté.

Cette histoire sera racontée à travers un prisme unique réalisé grâce à la plus grande collection au monde privée de manuscrits, lettres, livres, chansons et histoires du monde juif qui ont été soigneusement collectés auprès de ces communautés au cours des 50 dernières années.

Les juifs étaient dispersés à travers le monde, séparés par pays et coutumes. Beit HaKehillot soulignera le lien entre ces communautés juives, chacune avec sa propre histoire, et les liens qui les unissent. À l'aide d'expositions interactives et de 'kitvei yad' (manuscrits) originaux du peuple juif, des événements historiques, des histoires et du folklore seront mis en valeur, mettant en évidence les différences et les points communs essentiels des communautés juives.

Les visiteurs découvriront le dialogue culturel unique qui a fleuri entre chaque communauté, ainsi qu'avec les sociétés environnantes, acquérant une nouvelle

perspective sur l'histoire juive jamais perçue auparavant.

La firme internationale Berenbaum Jacobs Associates (BJA), connu pour sa spécialisation dans la construction d'expositions spéciales, d'attractions touristiques, de monuments commémoratifs et de musées à travers le monde pas seulement sur les thèmes juifs, conçoit le musée, qui contiendra une technologie innovante et interactive.

« *Le but ultime du Centre est d'engendrer un sentiment renouvelé de fierté et d'identification dans la richesse du patrimoine juif, un lieu pour en apprendre davantage sur les « idées radicales » que le judaïsme a apportées au monde, sa pertinence actuelle et la contribution vitale que ce patrimoine peut réaliser dans l'avenir* », a déclaré Edward Jacobs, partenaire de BJA et concepteur de projet. « *Les gens ne sont pas ancrés spirituellement et se sont dissociés de ce qui nous maintient ensemble, en relation les uns avec les autres. Surtout en ces temps de distanciation sociale, il y a un tel désir de tendre la main à notre public et de leur rappeler que tout dépend de nous. Nous les intégrons dans l'histoire à travers ce prisme* ».

Explorer à quoi ressemblaient les communautés juives du monde entier au fil des ans est la question à laquelle Avraham Hillel, PDG de Kehillot Yisrael, cherche à répondre. « *Les Juifs étant dispersés aux quatre coins du monde, chaque communauté avait son propre style de judaïsme. Pour diverses raisons, ils se sont retrouvés en Israël suite aux pogroms, à la Shoah et du sionisme contemporain, etc. et on leur a dit de se conformer à un certain style. Certaines personnes ont changés leur nom ou les ont adaptés à l'hébreu moderne. C'était bien en théorie, mais quelque chose d'important a été perdu. Beit Hakehillot sera un endroit pour récupérer et célébrer l'essence de ces communautés d'hier et d'aujourd'hui.*

Nous invitons les juifs du monde entier

à se joindre à nous pour créer ce musée et nous sommes impatients de connecter plus de personnes à travers le monde à ce projet, à ses débuts, en trouvant des moyens de collaborer avec ces individus et de construire un centre qui reflètera le mieux le patrimoine de leurs propres communautés et familles, passées et présentes ».

« Ce qui relie les différentes communautés juives à travers le monde et l'espace-temps, ce sont ces valeurs juives qui ont influencé partout la culture, la pensée, les sciences, les arts et bien d'autres choses. Tout cela s'est transmis de génération en génération à travers des lettres, des livres, des chants, des poèmes... bref principalement à travers le pouvoir de l'écriture. C'est elle qui a fait passer les coutumes spécifiques à chaque communauté ainsi que les savoirs particuliers ».

Grâce aux plus récentes technologies, le judaïsme sera présenté, sa richesse spirituelle, son patrimoine culturel, à travers le prisme de diverses Kehillot - communautés formées au cours des siècles à la suite de la destruction de Jérusalem et de l'exil forcé des Juifs de la terre d'Israël après l'an 70.

Le projet de Beit Kehillot est de créer un endroit où chaque juif pourra apprendre sur la culture dont il est issu et sur celle des autres communautés. Les jeunes sont la cible première de ce projet. A travers des expositions interactives, le but est de rendre accessible à chaque juif sa culture, son héritage, ses traditions, mais aussi d'apprendre tout ce qui constitue la richesse du judaïsme d'hier et d'aujourd'hui.

Un musée ultra-moderne qui permettra de découvrir toute cette richesse. A travers chaque lettre de l'alphabet et grâce à des techniques visuelles modernes, le visiteur pourra appréhender toutes les facettes du judaïsme. Par exemple, la lettre tav donnera la possibilité de développer sur le Talmud, le Shine sur



le concept et les traditions du Shabbat, le youd sur Yerouchalaim, etc.

« L'histoire du peuple juif est celle d'une culture vivante et florissante qui a littéralement transformé la civilisation en établissant un système d'idéaux et d'éthique.

Le peuple juif a transmis les valeurs de justice et de paix tout en contribuant largement à des domaines tels que la science, la philosophie, la littérature, l'art et la musique. Il s'est développé au cours de 2000 ans dans des milliers de communautés dispersées à travers le monde. Il comprend une liste impressionnante de personnalités qui ont laissé leur empreinte sur l'humanité en général et sur le peuple juif en particulier. Kehillot Yisrael entend transmettre ce glorieux héritage aux générations futures, non pas comme une simple relique du passé, mais plutôt comme un moyen d'engendrer une connexion vivante et dynamique à l'identité juive et au patrimoine juif. Contrairement à d'autres musées où ne sont présentes que des artefacts du passé, le musée Kehillot Yisrael sera un tremplin pour explorer plus profondément notre héritage ».

L'importance de renforcer l'identité culturelle juive, de parvenir à une prise de conscience approfondie du passé pour mieux construire un futur et les capacités éprouvées des dirigeants de Kehillot

A travers des expositions interactives, le but est de rendre accessible à chaque juif sa culture, son héritage, ses traditions, mais aussi d'apprendre tout ce qui constitue la richesse du judaïsme d'hier et d'aujourd'hui.

Yisrael ont conduit la municipalité de Jérusalem à attribuer à Kehillot Yisrael l'un de ses monuments historiques monumentaux, le complexe Schneller.

Uniquement financé grâce à des fonds privés récoltés en Europe, en Amérique et en Israël, un budget de 40 millions d'euros a été prévu pour la rénovation du bâtiment Schneller et la construction du musée. On ne peut que sourire à l'ironie historique d'un ancien bâtiment allemand, et dont les derniers dirigeants haïssaient les juifs qui sera transformé en institution valorisant la culture et le peuple juif.

C'est dans cet espace historique que le musée racontera l'histoire des juifs, des communautés du monde entier, une histoire avec un message actuel qui fournira aux visiteurs une inspiration, un encouragement, un espoir.

Pour en savoir plus sur le projet Beit Kehillot, vous pouvez vous connecter à <https://www.kyi.org.il>

Les Juifs d'Égypte du 19^{ème} et 20^{ème} siècles

Au début du 19^{ème} siècle, la population de l'Égypte ne dépassait pas quatre millions d'habitants dont l'immense majorité vivait dans un état de grande pauvreté. L'artisanat n'était pas développé, l'industrie était inexistante et le commerce international insignifiant.

Dans ce cadre, une petite communauté juive, estimée à 4.000 personnes, partageait la misère générale. Profondément assimilée depuis de nombreux siècles, cette population juive gardait cependant sa spécificité propre tout en étant soumise aux lois islamiques concernant les minorités, mais sans problème majeur.

Leurs activités principales dans les villes étaient le commerce et l'artisanat alors que dans certaines bourgades ils participaient aux activités agricoles.

Cette population juive, formant le noyau de la communauté juive d'Égypte, se partageait en deux communautés distinctes :

- **Les Juifs « rabbinites »**, tenant de l'orthodoxie traditionnelle et liés aux communautés séfarades du bassin méditerranéen.
- **Les Juifs Karaites** issus d'un schisme du judaïsme datant du 9^{ème} siècle et qui ne reconnaissent pas la Loi Orale.

Sous le règne de Mohamed Ali, les Juifs, au nombre de 7.000 jouissaient de la plus grande considération. Avec l'apport de l'immigration, ils seront près de 30.000 en 1882.

Mohamed Ali, qui règne de 1805 jusqu'en 1848, apparaît comme un grand réformateur du pays dont il modernise les structures et notamment l'armée avec l'aide de Joseph Sève un officier français de l'Empire, passé en 1819 à

son service et qui se convertit à l'Islam en 1821 et prenant le nom de Soleiman Pacha.

Mohamed Ali constitue des monopoles d'État, achète des machines textiles modernes en Europe, fait construire des hauts fourneaux et des aciéries, confisque les terres des propriétaires mamlouks et y favorise les cultures d'exportation (coton, sucre). En 1830, l'Égypte occupe le cinquième rang mondial par tête d'habitant pour les broches à filer le coton. S'agissant du sucre, la Raffinerie française Say s'associe en 1892 à la firme Suarès frères pour investir dans des projets sucriers. Les principaux clients de l'Égypte sont l'Autriche, la Turquie, l'Angleterre et la France. Pour protéger le négoce étranger, sont créés dès 1836 au Caire et à Alexandrie des Tribunaux Mixtes de Commerce qui plaideront en français.

Entre 1832 et 1835, Mohamed Ali s'empare de la Syrie, d'une partie de l'Arabie (nord et côte de la Mer Rouge) et d'une grande partie du Soudan.

Mais les puissances européennes s'inquiètent de son influence régionale, décident de lui faire la guerre. La Grande-Bretagne envoie sa flotte pour aider le sultan ottoman à rétablir son autorité sur l'Égypte, bombardant les ports libanais contrôlés par les Égyptiens et faisant débarquer des troupes en Syrie. En 1841, Mohamed Ali et Ibrahim son fils, durent céder le contrôle de la Syrie par le traité de Londres. L'Égypte fut également contrainte de démanteler son armée et ses monopoles et accepter une politique de libre-échange imposée par les Britanniques, ce qui provoqua sa désindustrialisation.

L'Égypte jouit d'une semi-indépendance reconnue en 1867 et les successeurs de Mohamed Ali se voient octroyer le titre de Khédive. Ils mènent une politique de modernisation marquée par la construction du Canal de Suez (1869)

■ par David Harari

par le Français Ferdinand de Lesseps. Mais ils tombent sous la dépendance des institutions financières européennes et, après la révolte nationaliste du Colonel Ahmed Orabi, l'Égypte est conquise par l'Empire Britannique après une courte guerre en 1882 tout en restant nominalement ottomane.

Ainsi, vers la fin du 19^{ème} siècle, grâce à la construction du Canal de Suez, de la politique de modernisation et de la présence du Royaume Uni, la renaissance de l'Égypte s'accomplissait et faisait d'elle une plaque tournante du commerce international avec sa position, entre autres, de fournisseur de coton à « longue soie » (coton Jumel) exporté vers des pays industriels européens, et principalement en Angleterre.

La croissance économique du pays, l'attrait d'activités rémunératrices, constituèrent un pôle d'attraction pour de nouveaux immigrants et parmi eux, de nombreux membres de toutes les communautés juives du bassin méditerranéen : Juifs de Smyrne et d'Istanbul, de Salonique et de Corfou, d'Italie, d'Afrique du Nord, d'Irak, de Syrie ou du Liban.

Cette nouvelle population juive n'a eu aucune difficulté majeure à s'assimiler à la population locale et en particulier aux « Juifs d'Égypte ». Sous le règne de Mohamed Ali, les Juifs, au nombre de 7.000 jouissaient de la plus grande considération. Avec l'apport de l'immigration, ils seront près de 30.000 en 1882.

Il est nécessaire de rappeler les **Capitulations de l'Empire Ottoman**, suite d'accords signés depuis 1536 entre l'Empire Ottoman et les puissances européennes, notamment le royaume de France. Ces accords, vont

ouvrir des droits et des privilèges aux chrétiens résidant dans les possessions ottomanes et vers 1850, vont s'élargir en devenant un véritable système d'exemptions et de privilèges au profit des ressortissants des pays bénéficiaires. En plus de la limitation des droits de douane, les intéressés étaient dispensés de l'essentiel des impôts locaux et étaient soumis à la justice de leurs consulats et non à la justice ottomane.

Lorsque l'Égypte devint officiellement un protectorat britannique en 1914, le système des Capitulations ne fut pas remis en cause, pas plus qu'au moment de l'indépendance de l'Égypte en 1922. Il ne fut abandonné qu'en 1937, lors de la signature de la Convention de Montreux, mettant fin aux régimes des « Capitulations » vis-à-vis des grandes puissances européennes.

Vers la fin du 19^{ème} siècle, une partie de la communauté juive, titulaire d'une nationalité étrangère, était protégée par les consulats européens.

La plupart des autres essayait de se voir octroyer la nationalité d'un pays participant au système des Capitulations, comme la France, le Royaume-Uni, la Grèce, l'Italie, la Belgique, les États-Unis, le Danemark, la Hollande, la Norvège, le Portugal, l'Espagne ou la Suède, pays qui leur offraient une meilleure protection juridique et le moyen d'échapper à leur statut discriminatoire de *dhimmis*.

L'obtention de cette nationalité européenne était plus ou moins difficile à obtenir selon les pays visés.

Les autorités françaises ont en général facilité la naturalisation des Juifs d'Égypte qui en faisaient la demande. A titre d'exemple, certains ont pu bénéficier du décret Crémieux, en fournissant la preuve d'une ascendance en Algérie. C'était pour la France un moyen de gagner des ressortissants capables d'occuper des positions importantes dans le secteur économique et, parfois même, politique du pays. L'obtention de la nationalité britannique était moins aisée. Seules les familles originaires de Gibralt

ar, Malte et Chypre pouvaient y prétendre, ainsi que les familles et les personnes considérées comme pouvant servir d'intermédiaires entre le Royaume-Uni et le pouvoir local, ou ayant rendu des services au Royaume Uni.

D'autres pays européens, notamment l'Italie et l'Empire Austro-Hongrois attribuaient sans trop de difficultés leur passeport à ces minorités qu'elles s'empressaient ensuite de « protéger ».

A la fin du 19^{ème} siècle, la population juive est estimée à près de 35.000 personnes pour une population totale en Égypte d'environ dix millions.

La Première Guerre Mondiale allait provoquer un accroissement de la communauté juive d'Égypte, car les premières communautés juives polonaises et russes qui, sous l'influence sioniste, s'étaient installées en Palestine, furent expulsées par les Turcs, principalement vers l'Égypte, étant considérées comme étant ressortissantes de « pays ennemis ».

Cet afflux de juifs ashkénazes vers l'Égypte fut renforcé par une nouvelle vague d'immigrés fuyant les pogroms et la guerre civile russe et polonaise de 1916 à 1920.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la population juive est évaluée à 60.000 personnes dont les origines se sont diversifiées.

Dès lors, la communauté juive d'Égypte ne formait plus un bloc homogène. Les juifs ashkénazes parlant le Yiddish et ayant des coutumes héritées de la Russie ou de la Pologne, reconstituaient une sorte de ghetto à l'intérieur même du quartier juif « Haret El Yahoud » principalement au Caire. Contrairement aux juifs orientaux et séfarades, largement assimilés à la culture égyptienne, ils préféraient conserver leurs rites d'origine, construisaient leurs synagogues particulières et formaient leurs propres rabbins.

Parallèlement, les Juifs Karaïtes continuaient leur vie en dehors de ces communautés.

En marge de ces « Juifs d'Égypte », s'ajoutaient des juifs venus de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche surtout après les persécutions nazies de 1933. Ils ne se mêlaient pas aux juifs « indigènes ».

A la fin du 19^{ème} siècle, la population juive est estimée à près de 35.000 personnes pour une population totale en Égypte d'environ dix millions. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la population juive est évaluée à 60.000 personnes dont les origines se sont diversifiées.

La majorité de la communauté juive parlait le français, mais aussi l'anglais, l'italien et, bien sûr, l'arabe mais la majorité de leurs enfants fréquentaient surtout les écoles françaises et en plus petit nombre, les écoles britanniques.

Les premières écoles françaises en Égypte s'ouvrirent sous Napoléon, mais c'est surtout à partir de 1850, suite à l'arrivée des missionnaires catholiques français et la présence de l'Alliance Israélite Universelle, qu'elles connaîtront une grande affluence. Ces écoles jouissaient d'une excellente réputation en matière de qualité d'enseignement et s'imposaient comme un choix naturel pour de nombreuses familles aux attaches fortes avec la langue française. La France assurait ainsi avec succès la diffusion de sa culture et de sa langue en Égypte. Les archives du Rabinat sont rédigées en français à partir du début du 20^{ème} siècle au Caire et à Alexandrie.

La domination britannique à partir de 1882 ne mit pas en péril l'influence de la langue française en Égypte qui était devenue la langue européenne la plus courante aussi bien dans le domaine juridique que dans celui du commerce.

Depuis l'entre-deux-guerres et jusqu'en 1956, la langue française était en effet la langue transcommunautaire, celle aussi de l'élite égyptienne, de la diplomatie, de la communauté scientifique et des milieux juridiques. L'anglais >>

restait la langue de l'occupant, et ce sentiment persista bien après la Seconde Guerre mondiale.

Sous le règne du Roi Fouad et au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, la communauté juive a participé largement au développement culturel, économique et politique du Royaume.

Ses membres occupaient une place de tout premier plan dans toutes les activités financières et commerciales à caractère international ainsi que dans le commerce intérieur de gros et de détail. Ils étaient des cadres compétents et innovants pour la gestion des établissements financiers, commerciaux et industriels de l'Égypte moderne. Ils participaient activement aux activités journalistiques, à la vie littéraire et théâtrale (James Sanua dit « Abou Naddara », Edmond Jabès), à la création cinématographique (Togo Mizrahi, réalisateur et producteur, fut un pionnier du cinéma égyptien).

Au point de vue politique, jusqu'au milieu des années 30, sionisme et nationalisme égyptien ne s'affrontent pas car ces deux courants politiques ont un ennemi commun : l'Angleterre. La situation se modifie à l'approche de la deuxième guerre mondiale pour aller en se détériorant. Pendant ce conflit, l'entourage du Roi Farouk, qui a succédé à son père Fouad en 1936, est favorable à l'Allemagne nazie par hostilité à la présence anglaise.

Alors que la communauté comptait approximativement 60.000 membres à la période de la crise du canal de Suez, plus de 50.000 quittèrent le pays entre 1956 et 1957.

Après le 14 mai 1948, date de la création de l'Etat d'Israël, les armées arabes dont celles de l'Égypte, entrent en guerre contre l'Etat d'Israël. Dans la confusion la plus totale, le gouvernement égyptien fait arrêter en 1948 et en 1949, plusieurs centaines de Juifs, accusés en tant que « sionistes » ou « com-

munistes », de soutenir l'Etat d'Israël.

Ce furent les premiers procès de Juifs, les premières séquestrations de biens, les premières expulsions. De Juillet à Septembre 1949, de violentes et sanglantes manifestations antisémites se déroulent notamment dans les quartiers juifs du Caire et d'Alexandrie, où les habitants s'organisent en groupes d'auto-défense.

A la suite d'attaques attribuées aux Frères Musulmans, la synagogue ashkénaze du Caire est brûlée, la synagogue Menasce d'Alexandrie est dévastée. 15.000 parmi les 80.000 juifs recensés au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale quittent le pays.

La chute de la monarchie et l'arrivée au pouvoir des « Officiers libres » en juillet 1952 vont transformer la situation de la communauté juive.

A partir de 1954, le Colonel Nasser qui a remplacé le Général Naguib à la tête de la République Égyptienne, radicalise l'orientation panarabe du régime. Les procès politiques contre les Juifs, en particulier communistes, prennent de l'ampleur et conduisent à des incarcérations et à des expulsions.

Le 31 janvier 1955, deux juifs égyptiens Samuel Azar et le Dr. Moshé Marzouk sont condamnés à mort et pendus à la prison du Caire à la suite d'attentats prémédités par le Service de Renseignement Militaire israélien afin de brouiller les relations entre le gouvernement égyptien et les gouvernements occidentaux en particulier américain et britannique. Cette opération malencontreuse (l'affaire Lavon) visait plus spécifiquement à empêcher l'application de l'accord anglo-égyptien sur le retrait des troupes britanniques de la zone du Canal de Suez, retrait qui supprimait une barrière à une éventuelle attaque militaire égyptienne contre Israël. Le reste du commando composé de jeunes juifs égyptiens (dont une femme, Marcelle Ninio) fut emprisonné et libéré en février 1968.

Le 26 juillet 1956, Nasser nationalise le Canal de Suez, ce qui entraîne une

opération militaire conjointe de l'Angleterre, de la France et de l'Etat d'Israël.

Le 29 octobre, Israël envahit le Sinaï suivi deux jours après, de bombardements puis d'un parachutage des forces françaises et d'un débarquement britannique le 5 et le 6 novembre sur les rives du canal de Suez.

Ce déploiement de forces se termine le 6 novembre 1956 sous la pression des USA et de l'URSS par un cessez le feu.

L'Égypte garde la souveraineté sur le Canal de Suez, Israël se retire du Sinaï mais peut ouvrir la circulation maritime à partir du port d'Eilat sur la Mer Rouge tandis que les forces de l'ONU occupent le Sinaï.

En Égypte, la communauté juive est soumise, dès l'ouverture des hostilités, à des arrestations massives et arbitraires qui touchent toute la communauté.

Le 23 novembre 1956, une proclamation du ministère des Affaires religieuses lue dans toutes les mosquées affirme : « *Tous les Juifs sont des sionistes et des ennemis de l'État* » et promet leur expulsion prochaine. Des milliers de Juifs, quelle que soit leur nationalité, se voient forcés de quitter le pays avec une seule valise de 20kg par personne, après avoir signé une déclaration stipulant qu'ils quittent le pays volontairement et acceptent la confiscation de tous leurs biens. Un millier de personnes est emprisonné. Des mesures d'expulsion similaires sont prises à l'encontre des nationaux britanniques et français en représailles à la participation de leur pays à la guerre.

Alors que la communauté comptait approximativement 60.000 membres à la période de la crise du canal de Suez, plus de 50.000 quittèrent le pays entre 1956 et 1957.

Il en restera 7.000 en 1967 à la veille de la Guerre des Six Jours qui partiront après.

Aujourd'hui, il ne reste plus en Égypte que les derniers représentants d'une communauté vieille de plus de 3000 ans. ■

Le Hallel à Yom Haatzmaout

La guerre d'indépendance de 1948

Je voudrais témoigner ici de la raison pour laquelle je récite le Hallel à Yom Haatzmaout. avec sa bénédiction, sa bra'ha.

Le Hallel est regroupement de Psaumes de David mis ensemble pour remercier D. du cadeau de la vie et des miracles qu'il a accompli pour le peuple juif. Le Hallel est récité aux trois fêtes de pèlerinage et à Hanouka, en plus des Roch Hodesh.

Après le vote à l'ONU le 29 novembre 1947, 16 Kislev 5708, pour mettre fin au mandat britannique, le Conseil National Sioniste doit décider si l'on va déclarer l'indépendance ou rester sous mandat.

Malgré les pressions de pays « amis » de ne pas déclarer l'indépendance, le Conseil Sioniste le déclare après un vote à une voix près.

Israël renaît après 2000 ans le 5 Iyar 5708, le 14 mai 1948.

Pour moi le 1^{er} grand miracle

Aucun juif dans le monde entier, Europe, USA, URSS, Amérique du Sud ne peut dire à ce moment là qu'il n'est pas concerné.

C'est la déclaration de guerre immédiate de sept pays : Liban, Syrie, Jordanie, Egypte, Arabie Saoudite, Yemen du Nord et Irak.

Les différentes phases de la guerre :

- 15 Mai au 11 Juin : guerre totale
- 11 Juin au 8 Juillet : 1^{ère} trêve
- 8 au 18 juillet : guerre des « 10 jours »
- 18 Juillet au 15 octobre : 2^{ème} trêve
- 15 Octobre au 24 février : reprise de la guerre jusqu'à la signature du 1^{er} armistice.
- 20 Juillet : fin officiel du conflit avec la signature du 4^{ème} armistice.

Dans la guerre, les forces en présence sont équilibrées : en gros environ 30.000 combattants de chaque coté.

Le 16 Mai 1948, la Haganah, le Palmah, l'Irgoun et le Lehi fusionnent pour former Tsahal.

Malgré le fait qu'Israël n'a pas d'avions ni de chars en nombre, pas d'armée bien entraînée, la victoire arrive en fin de

compte et Israël gagne son plus audacieux pari, son indépendance et Israël revit enfin.

2^{ème} grand miracle avec des questions sans réponse si on ne croit pas au miracle

Sept pays attaquent Israël : pourquoi n'ont-ils mis en tout que 30.000 hommes ? Ils auraient pu envoyer 1 million d'hommes et rejeter les juifs à la mer comme voulait le faire Nasser quelques années plus tard.

Les avions égyptiens bombardent Tel-Aviv. Comment n'ont-ils pas gagné la guerre ?

La Légion arabe de Jordanie, entraînée par les anglais, disposant d'un bon armement. Comment ont-ils pu ne pas gagner ?

Israël a réussi à acquérir des armes, chars, avions, fusils. Malgré l'embargo et la mauvaise volonté des grandes puissances dont les USA et les anglais, il y a eu des fournitures d'armes.

Il y a eu évidemment et malheureusement des victimes.

- Coté Israël : 4.000 soldats et 2.400 civils morts.
- Coté arabe : 4.000 soldats morts.
- Coté palestinien : plus de 10.000 civils et militaires morts.

Sur 700.000 habitants en 1948, soit environ 1% de la population est tuées.

Comparaison n'est pas raison mais nous sommes quatre années après la fermeture du camp d'Auschwitz où il y avait jusqu'à 20.000 tués par jour.

Cela montre aussi que du coté arabe, les populations n'ont pas voulu aller se faire tuer pour leurs frères palestiniens.

Il y avait aussi de graves dissensions du coté arabe, les sept pays belligérants n'étaient pas unis comme ils voulaient bien le laisser entendre.

Peut-être le 3^{ème} grand miracle

Donc, pour tous ces miracles, et il y en a eu beaucoup dans tous les combats,

■ par Jacques Garih

les juifs du monde entier doivent se réjouir et remercier Hakadoch Baroukh Hou d'avoir été à nos cotés pour gagner cette guerre d'indépendance qui, sur la papier, était perdue d'avance.

Ce miracle est largement aussi grand que la victoire des Hashmonéens contre les Grecs pour laquelle nous récitons le Hallel pendant huit jours à Hanouka.

Des rabbins ont même dit que ce miracle a été plus grand que celui de l'ouverture de la mer des Joncs !

C'est pour cela que le Rav Goren, 1^{er} Grand Rabbin de Tsahal, puis Grand Rabbin d'Israël, a pris la décision de dire, comme à Pessah, le Hallel le soir et le matin, à chaque fois avec la bera'ha.

Le consistoire Central d'Israël a pris la décision de ne dire le Hallel avec braha que le matin.

Notre communauté Ohel Abraham ACTI a toujours suivi la directive israélienne de dire le Hallel à l'office du matin de Yom Haatzmaout.

Yom Haatzmaout est aussi appelé Yom HaGuéoula.

Pour définir le concept de guéoula, on peut dire que c'est le contraire de la Galout, la dispersion.

Le Maharal de Prague définit le Galout selon trois critères :

- les juifs ne sont pas en Israël
- les juifs sont dispersés
- les juifs sont soumis à une autre puissance

Depuis le 5 Iyar 5708, le 14 Mai 1948, ces trois critères sont remplis : nous sommes en Israël, nous ne sommes plus dispersés et nous sommes indépendants car nous avons une armée et nous frappons notre monnaie.

C'est clairement la Géoula pour laquelle il est impératif de réciter le Hallel, comme à Pessah et comme à Hanouka.

J'espère donc que la récitation du Hallel sera adoptée par la totalité des juifs du monde entier. ■

L'ORT France – la mission éducative centenaire

« Quand un homme a faim, mieux vaut lui apprendre à pêcher que de lui donner un poisson. »

Cet adage bien connu, attribué à Confucius, illustre parfaitement la philosophie dans laquelle l'ORT s'est créée et a traversé l'histoire. En France, l'institution célèbre cette année ses cent ans. L'occasion de revenir sur ses actions passées et présentes, ainsi que sur les enjeux et les défis et à venir.

L'ORT a été créée dans le but d'offrir aux populations juives les plus démunies de la « zone de résidence » les moyens de se former, notamment aux métiers industriels et agricoles, pour travailler et gagner leur vie par leurs propres moyens

L'ORT : les origines en Russie Tsariste

L'ORT a été créée en 1880 à St Pétersbourg par 3 philanthropes juifs, Nicolai Bakst, Samuel Poliakov et Horace Günzburg. Leur idée était d'offrir aux populations juives les plus démunies de la « zone de résidence » les moyens de se former, notamment aux métiers industriels et agricoles, pour travailler et gagner leur vie par leurs propres moyens. Plusieurs dizaines de milliers de personnes ont ainsi pu apprendre des métiers tels que mécaniciens, menuisiers, ou encore ébénistes. Au bout de quelques décennies, le succès que rencontre l'ORT va dépasser les frontières de l'Empire Russe, de sorte que l'organisation va étendre son action dans une Europe sinistrée par la première guerre mondiale. **En France, l'ORT s'établit à Paris en 1921.**

L'ORT en France : une action soutenue dès les années 30

D'abord un relai pour soutenir l'Union mondiale ORT par le biais de collectes de fonds, l'ORT France intensifie son action dans les années 30 en créant des écoles professionnelles et des centres de formation pour adultes, afin de soutenir les populations juives d'Allemagne et d'Autriche fuyant le nazisme. Après la guerre, l'ORT jouera un rôle prépondérant auprès des rescapés de la shoah. L'organisation aidera notamment les artisans juifs, spoliés et dépossédés de tout, à relancer leurs activités en leur procurant à l'étranger des machines-outils dernier cri. C'est ainsi que, en 1946, plus de 707 artisans juifs seront rééquipés par l'ORT France pour une valeur de près de 8 millions de francs¹.



Atelier de cordonnerie de l'ORT au centre d'hébergement de déportés et réfugiés juifs, château d'Hénonville (Oise), en 1947.

Parallèlement à cela, l'ORT France continuera à honorer sa mission première, en formant ceux que la guerre a laissés sans emploi et surtout, sans formation. Jacques Vernant, dans son ouvrage *Les réfugiés dans l'après-guerre* rapporte que, en mars 1949, quelques 824 élèves bénéficieront des formations de l'ORT aux métiers du « Schmatès », l'industrie du textile étant alors en plein essor. Plus tard, dans les années 60 et les années 80, ce sont les immigrants d'Afrique du Nord que l'ORT aidera à s'insérer professionnellement.

■ par David Soussan



Atelier de mécanique, Limoges, vers 1950.



Formation professionnelle en couture, vers 1950.

L'ORT France aujourd'hui

Aujourd'hui, l'ORT France c'est 7 établissements d'enseignement sous contrat d'association avec l'Etat, en région parisienne et à Strasbourg, Lyon, Mar-

seille et Toulouse, accueillant plus de 4.000 élèves, de la 6^{ème} à Bac+5. L'offre de formation s'est actualisée et diversifiée, puisqu'outre les formations techniques et technologiques, l'ORT prépare désormais au baccalauréat général, et même aux concours des grandes écoles d'ingénieurs les plus prestigieuses. Plusieurs élèves de l'ORT ayant intégré ces dernières années des écoles telles que les Arts et Métiers, les Ponts ou encore, Polytechnique.

échec scolaire dans les écoles de la République, et ce sans distinction de religion. L'ORT trouve son essence, aujourd'hui encore, dans ses principes fondateurs : une éducation pour être libre, un travail pour être digne.

2021 : une année charnière

En 2021, l'ORT France désormais jeune centenaire, doit faire face à plusieurs défis.

Tout d'abord, elle doit, comme elle l'a fait avec brio dans au cours de son histoire, maintenir une offre de formation pertinente et en phase avec les besoins d'un marché de l'emploi très évolutif. C'est ainsi qu'aujourd'hui les filières techniques sont tournées vers l'informatique, le web et la transition digitale.

Par ailleurs, dans un contexte de crise sanitaire rythmé par des phases de confinement successifs, le corps professoral doit s'adapter et redoubler d'effort pour s'assurer qu'aucun élève ne décroche. Les alumnis de l'ORT France saluent unanimement la qualité du suivi de proximité dont ils ont bénéficié au cours de leur formation, et l'organisation se doit plus que jamais d'honorer cette valeur qui l'anime depuis ses débuts.

Enfin, alors que la loi Avenir Professionnel de 2020 a profondément modifié le mode de financement de la formation,



Atelier de couture de l'ORT Strasbourg, formation Diplôme National des Métiers d'Arts et du Design, parcours Mode (2020).

L'ORT trouve son essence, aujourd'hui encore, dans ses principes fondateurs : une éducation pour être libre, un travail pour être digne.

désormais favorable aux formations en apprentissage, l'ORT doit favoriser les formations en alternance pour sécuriser son financement et pérenniser son action. Cela passe notamment par la fidélisation d'un réseau d'entreprises pouvant accueillir des apprentis dans leurs effectifs, et/ou reverser à l'ORT sa taxe d'apprentissage. Deux formidables moyens pour les chefs d'entreprises de se rallier à cette noble cause. ■

1) Enos-Attali, Sophie, et Emmanuelle Polack. « La contribution de l'ORT à la reconstruction de l'artisanat juif parisien dans l'immédiat après-guerre : l'exemple des métiers du textile », Archives Juives, vol. 39, no. 2, 2006, pp. 64-71.

2) 100 ans de l'ORT
<https://fb.watch/3w1aYSlz9N/>



Atelier de CAO de l'ORT Montreuil, formation au baccalauréat professionnel « Prothèse dentaire » (2020).

Si l'histoire de l'ORT en France est indéfectiblement liée à celle de la communauté juive, l'ORT prône avant tout les valeurs universelles d'un judaïsme ouvert et tourné vers l'autre : Education et Transmission, mais surtout Inclusion. L'actuel Président d'ORT France, le célèbre généticien Arnold Munnich, rappelait au cours d'un échange diffusé sur Akadem² que la direction met un point d'honneur à ne jamais refuser un élève, quand bien même ce dernier serait en





La page d'Avidan

■ Après qu'il a attendu plus de 2 mois pour reconnaître sa défaite, c'est désormais officiel, Donald Trump est encore plus mauvais joueur que mon fils.

■ Le judaïsme est une arnaque : tu crois acheter la richesse de la tradition mais en fait, on t'a vendu le poids de l'héritage.

■ La boutargue, c'est comme le judaïsme : ça demande beaucoup d'interprétation et de pilpoul pour te faire croire que l'amertume te permet d'atteindre l'extase.

■ Question : comment appelle-t-on un hassid qui mange des haricots blancs en sauce ?

Réponse : un loubiavitch.

■ Astuce : achetez une bobine de fil plastique comestible et vous pouvez, avec une imprimante 3D, fabriquer votre propre boutargue !

■ Je ne sais pas si les Loubavitch sont modernes, mais pour avoir bien connu des Habad de Brunoy, je peux vous assurer que c'est un judaïsme d'avant Yerres.

■ par Avidan Kogel

■ On est d'accord que l'année 2020, on peut la jeter au (co)vide-ordure ?

■ La différence entre « Baroukh Hachem » et « Kiddouch Hachem » : imaginez que vous avez un accident pendant que vous accomplissez une mitsva. Si vous survivez, c'est « Baroukh Hachem ». Si vous mourrez, c'est « Kiddouch Hachem ».

C A R N E T M O N T É V I D É O

NAISSANCE

■ Un grand Mazal tov à Manuela Matalon et Bernard Ostrolenk à l'occasion de la naissance de leur petit-fils, né le 1er décembre 2020 au foyer de Lenny et Anaëlle Ostrolenk.

Toutes nos félicitations aux heureux parents, ainsi qu'aux grands-parents Mr et Mme Michel Ohayon.

■ Naomi et Eva se réjouissent d'annoncer la naissance de leur petite sœur Anouk.

Mazal tov à leurs parents Laura et Grégory Sayag, à leurs grands-parents Sylvie et Elie Moryoussef et Hélène et Claude Sayag, et à leur arrière-grand-mère Monique Chouraki.

■ Un grand Mazal tov à Cécile et Guillaume Binder pour la naissance d'une

petite Lia née au foyer de Jonas et Tamar Binder en Israël.

Nous souhaitons beaucoup de bonheur aux parents, aux grands-parents et aux arrière-grands-parents Colette Binder et Fanny et Samy Milgram.

BAR MITSVA

■ Un très chaleureux Mazal tov à Sacha Grynberg qui a mis ses téfilines pour la première fois, le jeudi 4 mars, et lu la Torah le chabbat ki tissa.

Toutes nos félicitations à ses parents Antoine et Lara Grynberg ainsi qu'à ses grands-parents, Mr et Mme Guy Grynberg.

■ Un grand Mazal tov à David Sibony qui a fêté sa bar mitsva à Montévidéo le 1er mars dernier.

Toutes nos félicitations à ses parents Mr

et Mme Sibony ainsi qu'à ses grands-parents, Mr et Mme Bernard Baharier.

DÉCÈS

- Mme Colette Bac
- Mr Edouard Eizenman
- Mr Claude Delmas

Toutes nos condoléances à leurs enfants, petits-enfants et à leurs familles.

Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone, de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza »



Votre cœur a toujours raison



Transmettre c'est agir

Faire un legs au FSJU c'est faire vivre une histoire, inscrire un nom dans un grand dessein général, exprimer son sens des responsabilités et de la solidarité, mais aussi s'assurer que les fonds serviront des causes indispensables à la pérennité du peuple juif.

Legs | Donations | Assurance-vie

Hélène Attias 01 42 17 10 55 - h.attias@fsju.org

39 rue Broca - 75005 Paris

Groupe
Rand

Accessoires de Mode

BALABOOSTÉ
Paris

REINE ROSALIE

Attitude

KANÈORÉ®

LOLLIPOPS
PARIS



45-47-49, BOULEVARD SAINT-MARTIN - 75003 PARIS
Tel : +33(0)1.48.87.71.20 - office@rand.fr